

L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br. 12 fr. 75 c.

N° 10. VOL. I. — SAMEDI 6 MAI 1845.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 5 — 9 — 16 — 23 — 30 — 37 fr.
pour l'étranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Les Fêtes de la Saint-Philippe. — Présentation du Corps diplomatique; la sérenade de l'ambassade; salves d'artillerie; les Champs-Elysées; feu d'artifice. — **Grande médaille des chemins de fer.** — **Gravure.** — **Inauguration du chemin de fer d'Orléans.** — Médaille; embarcadère de Paris; passerelle près Troussou; carte du chemin de fer; passage sous la route, à la Cour de France; viaduc de Villemoisson; viaduc sur l'Orge; débarcadère d'Orléans. — **Inaugu-**

ration du chemin de fer de Paris à Rouen. Rôtiage du bœuf; transport du bœuf; repas des ouvriers à Maisons; profil de la voiture des princes; intérieur de la voiture; carte du chemin de fer; pont de Maisons; tunnel de Rolleboise; tunnel de Tourville. — **Bulletin bibliographique.** — **annonces.** — **Incendie du théâtre du Havre.** Vue du théâtre. — **Un vieux soldat.** Gravure. — **Rébus.**

Les Fêtes de la Saint-Philippe.

RÉCEPTION AUX TUILLERIES.

Le canon gronde, les cloches sonnent, les voûtes des temples retentissent; trente-quatre millions d'habitants célèbrent la fête d'un seul homme. Quel honneur! mais au si quelle fatiguet et quels ennuis! A pareil jour, permis à un simple citoyen



(Présentation du Corps diplomatique.)

du nom de Philippe d'oublier le reste du monde et d'abriter derrière le mur de la vie privée les saintes joies de la famille; quant au souverain, il n'en appartenait pas: la félicitation officielle le réclame; la harangue l'attend, toute bousculée d'élogieuses hyperboles; son devoir est de l'entendre jusqu'au bout et de trouver pour chaque orateur des formules de remerciements qui seront lues et commentées par la nation tout entière. On jugera de ce qu'il lui faut de patience et de mémoire par cette simple énumération:

Le 30 avril au soir, le roi, entouré de sa famille, reçoit dans la salle du Trône: — l'archevêque de Paris, à la tête du clergé diocésain; — l'évêque de Versailles et ses grands-vicaires; — les membres du corps diplomatique; — le conseil d'État, précédé par le garde-des-sceaux, son président-né; — l'administration de la liste civile et celle du domaine privé. Après ces réceptions, le roi et la famille royale se rendent dans la salle des maréchaux, où les détachements de la garde nationale et de la troupe de ligne sont admis à offrir leurs compléments à S. M. à l'occasion de sa fête. Le lendemain, à onze heures, le roi reçoit ses aides-de-camp, ses officiers d'ordonnance et ceux des princes de la famille royale; à onze heures et demie, le conseil des ministres et MM. les maréchaux de France. — À midi, le roi, en uniforme (habituellement celui d'officier-général de la garde nationale) se rend, avec la reine, les princesses, les généraux, également en uniforme, dans la salle du Trône, où il reçoit successivement: — les grandes députations de la Chambre des Pairs et de la Chambre des Députés, ayant à leur tête le chancelier et le président de la Chambre; — les députations de la cour de cassation et de la cour des comptes, conduites par les chefs de ces deux compagnies; — le conseil royal de l'instruction publique; — le premier président de la cour royale, à la tête de sa compagnie; — les membres des cinq académies qui forment l'Institut de France; — le préfet de la Seine, — le préfet de police; — le conseil de préfecture de la Seine et le corps municipal de la ville de Paris; — les sous-préfets de Saint-Denis et de Sceaux, et les conseils municipaux de la banlieue; — l'Académie royale de médecine; — les députations du tribunal de première in-

stance et du tribunal de commerce de la Seine; — les juges de paix de Paris; — la chambre de commerce; — les membres des corps royaux des Ponts et Chaussées et des Mines; — les fonctionnaires et professeurs de l'école royale polytechnique; — les professeurs du Collège de France; — le conseil de perfectionnement du conservatoire des arts et métiers; — les consistoriales de l'église réformée et de la confession d'Augsbourg; — le consistoire central du culte israélite; — les délégués des colonies; — la chambre des notaires de Paris; — la chambre syndicale des agents de change; — la chambre des commissaires-priseurs; — la chambre syndicale des courtiers de commerce; — la société royale et centrale d'agriculture; — le préfet et le conseil de préfecture de Seine-et-Oise; — les corps municipaux de Versailles et autres villes du département; — les officiers-généraux, supérieurs et autres, qui ne font point partie de la garnison de Paris, et ceux des fonctionnaires civils ou militaires qui n'appartiennent pas aux corps admis aux réceptions du jour.

S. M. reçoit ensuite: — le commandant supérieur et l'état-major de la garde nationale de la Seine; — les officiers des légions de Paris et de la banlieue; — les officiers des gardes nationales de Versailles et autres villes ou communes du département de Seine-et-Oise; — les officiers composant l'état-major des Invalides; — les généraux et états-majors de la division et de la place; — les maréchaux-de-camp et officiers des différents corps de la garnison de Paris; — les généraux et officiers supérieurs du département de Seine-et-Oise. Enfin, à quatre heures, le roi reçoit les membres du corps diplomatique.

Pendant cette longue réception, qui ne dure pas moins de cinq heures, le roi se tient debout, le chapeau à la main, un peu en avant de sa famille, saluant sans cesse et prenant continuellement la parole, soit pour adresser quelques mots aimables aux personnes qu'il distingue dans la foule, soit pour répondre aux diverses harangues que prononcent successivement les présidents de la Chambre des Pairs et de la Chambre des Députés, les premiers présidents de la cour de cassation, de la cour des comptes et de la cour royale de Paris, le ministre de l'Instruction publique au nom du conseil royal, le président

de l'Institut, le préfet de la Seine, les présidents des tribunaux de première instance et de commerce, le ministre de l'Agriculture au nom du Conservatoire royal des Arts et Métiers, le préfet de Seine-et-Oise, et le chef du corps diplomatique.

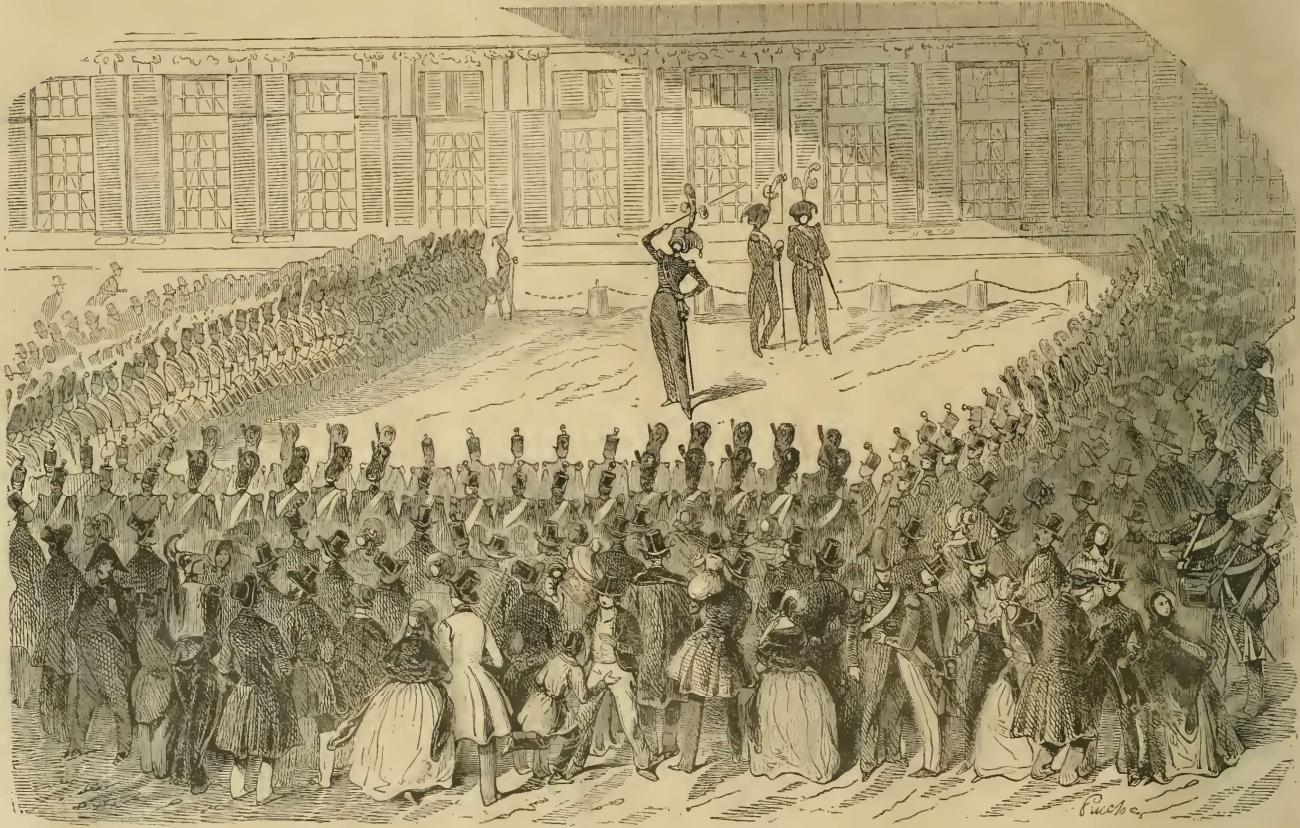
La veille, S. M. a reçu les félicitations du conseil d'État par l'organe du ministre de la Justice. Un conflit de préséance entre le conseil d'État et la cour de cassation, a fait, depuis plusieurs années, décider que le conseil d'État ne serait pas reçu le jour même, mais la veille de la Saint-Philippe.

Il est d'usage que les discours prononcés à la réception soient d'avance communiqués au chef du cabinet du roi, qui les place sous les yeux de S. M.

Nous n'avons rien à dire de ces pièces d'éloquence que reproduit textuellement le *Moniteur*, et, après lui, la plupart des journaux politiques, et qui n'offrent guère que des banalités officielles. La louange y revêt ses formes consacrées, stéréotypées, pour mieux dire, à l'usage de tout gouvernement. Quelques-unes cependant la réclamation, la sollicitation, s'y glissent sous les protestations d'amour; c'est le serpent cache sous les fleurs de rhétorique. Mais de telles manifestations sont rares, et habituellement « la paix du monde, l'harmonie des pouvoirs de l'État, si nécessaire au bien public, le maintien de l'ordre, si désirable pour assurer le libre jeu et l'affermissement de nos institutions, etc., » toutes choses fort neuves, comme l'on sait, font tous les frais de ces élucubrations prévues qui n'offrent guère plus de différence entre elles que les variations d'une même phrase musicale.

Un grand dîner, auquel sont admis plusieurs centaines de convives, succède aux réceptions du jour. Pendant ce repas, un concert d'harmonie, installé dans un vaste kiosque dressé entre les deux parties du jardin réservé, en face du pavillon de l'Horloge, se fait entendre d'habitude; mais il n'a pas eu lieu cette année, et, par suite, aucun billet n'a été délivré aux personnes privilégiées qui d'ordinaire trouvaient place sur les pelouses du jardin clos, d'où elles jouissaient tout à la fois de l'audition du concert et de la vue du feu d'artifice.

Sérénade de tambours sous les fenêtres des Tuilleries. — Hélas! plaignez la royauté! Voici des haranguers d'une nou-



[Sérénade de Tambours dans la cour des Tuilleries.]

velle espèce qui viennent mêler leurs voix bruyantes aux périodes cadencées des orateurs officiels. Ce n'est rien moins que les tambours de la garde nationale, conduits par le plus colossal, le plus brodé, le plus chamarré, le plus empêtré de leurs tambours-majors, qui régulent d'un roulement gigantesque les oreilles du souverain à l'occasion de sa fête; ils appellent cela donner une *sérénade*. Certes, l'intention est louable, mais cette galanterie trop espagnole nous semble mieux un autre nom.

Il n'y a pas de bonne fête, dit-on, sans lendemain et sans gendarmes; nous ajouterons: et sans tambours. Depuis quelques années surtout, le roulement a pris chez nous des propor-

tions démesurées. Impossible de s'y soustraire, que l'on soit roi ou caporal de la garde nationale; seulement, comme la monarchie a droit à des honneurs tout particuliers, elle a le privilége de jouter de trois cents tambours au lieu d'un; heureuse si la solidité de son appareil auditif est en rapport avec la majesté de son rang et l'étendue de cette flatteuse prérogative! Cette tyrannie de la peau d'âne tient, nous inclinons à le croire, aux circonstances politiques. Le tambour-citoyen qui se sent placé à la tête de la milice nationale, l'un des plus fiers appuis de l'ordre de choses établi, se considère naturellement comme la colonne du pouvoir: aussi abuse-t-il de l'audace en homme fort de son importance et du bruit qu'il fait dans le monde. Il faut

bien se garder de le mecontenter: il a la tête près des baguettes, et si, par malheur, on avait l'imprudence de le molester, il battrait en retraite, laissant le gouvernement et les Chambres se débrouiller comme ils pourraient. Voilà peut-être ce qui explique comment cette année a été le roulement-monstre de la cour d'honneur du Carrousel a été maintenu le 1^{er} mai, tandis que le concert du jardin a disparu du programme des réjouissances.

Une politesse en vaut une autre, et toute *sérénade* a un sens. Celle des virtuoses de la basane signifie très expressément qu'il faut leur donner de quoi boire à la santé du chef de l'État, pour célébrer dignement sa fête. Cet appel est compris: le moyen de rester sourd à une demande de cette espèce! et

ce digne corps, en achevant son formidable roulement, se retranchant dans la munificence royale. Mais si, comme dit le proverbe, ce qui vient par la flûte s'en retourne par le tambour, il est rare que par analogie le pécule gagne en abaisant le poignet ne s'en aille pas en levant le coude, suivant l'expression populaire, avant la fin de la journée. Mais c'est qu'aussi le tambour est doué d'une soif de dévouement inextinguible !

Le canon des Invalides. — Autre genre de concert dont l'imposante voix domine le fracas de la fête. C'est le coup de tamtam au milieu de l'orchestration officielle. Le canon des Invalides est comme le *Moniteur* ; il enregistre à sa manière tous les triomphes, toutes les joies. Ce n'est point pour cela un flatteur ; au contraire, il ne sait que gronder, et cependant sa brutalité ne déplaît pas. C'est par deux salves de vingt et un coups tirés le matin et le soir, qu'il s'associe aux rejoissances

de la journée du 1^{er} mai. Une compagnie d'Invalides, choisis parmi les moins manchots, fait le service de la belle batterie élevée sur l'esplanade de l'hôtel, et prouve, par la précision et la promptitude de son feu, qu'au bout-à-bout, le peu de bras qui lui restent sauront encore lancer à l'adresse de l'ennemi une suffisante quantité d'obus et de boulets de trente-six. Le canon des Invalides tonne également pendant qu'on tire le feu d'artifice, et son organe majestueux se détache, grave et sonore, de cet assourdissant vacarme, comme le bourdon de Notre-Dame, une veille de grande fête, au milieu des grêles sonneries de toutes les autres paroisses.

Fêtes et jeu des Champs-Elysées. — Nous voici au cœur de la fête. C'est aux Champs-Elysées que se concentrent les rejoissances municipales ; aussi la foule, toujours avide de plaisir, s'y porte-t-elle avec fureur, et Paris n'est plus dans Paris pendant toute une grande journée ; il est tout entier em-

pli entre la place de la Concorde et la barrière de l'Étoile. Les divertissements et les jeux offerts à la population plus qu'officiels, cet empressement, répondent-ils à l'attente générale ? Hélas ! non, il faut bien l'avouer. Les fêtes se suivent et se ressemblent ; Louis-Philippe est fêté comme l'ötat Charles-X, et avant celui-ci Louis XVIII, et avant ce dernier Napoléon. Le programme des rejoissances a été, à ce qu'il paraît, arrêté une fois pour toutes, et chaque année il se réimprime sans le plus léger aménagement ; il n'est besoin que d'en changer la date. Ces fêtes, à une époque où le talent de la mise-en-scène, du décor et de la pompe l'üe, rale est poussée si loin et partout, dans le plus petit bouzeudram à quaque comme sur notre première scène, il faut que l'imagination de nos ordonnateurs de fêtes soit bien stérile pour ne pas leur surriger, une fois par hasard, autre chose que l'éternelle reprise et répétition de leur fastidieuse programme. Qu'au défaut d'un autre genre de prodigalité, ils se



(Salves d'artillerie aux Invalides.)

mettent du moins en frais d'invention. Que si leur cervelle prosaïque et frappée d'infécondité ne peut donner naissance à la moindre idée neuve, à la plus petite des découvertes, qu'ils appellent à leur secours les archéologues et les poètes. Qu'ils remontent vers le passé ; qu'ils nous rendent le cirque de nos pères, non point avec les gladiateurs et les combats de bêtes féroces, mais avec un spectacle approprié à nos mœurs, quelque chose qui moralise et élève l'esprit des masses, comme pourrait être le tableau de nos grandes épopeées nationales, représentées avec des milliers de comparses sur une scène immense, sous les yeux d'un peuple tout entier. Pourquoi l'Académie des sciences morales et politiques ne proposerait-elle pas un prix à l'auteur du meilleur projet de fête nationale et populaire ? Il nous semble qu'un tel objet se recommande directement à ses méditations, à son intérêt spécial ; et assurément jamais médaille d'or n'aurait été plus dignement et plus utilement placée, que celle qui nous doterait enfin de pompes et de solennités en rapport avec les progrès de notre civilisation et la majesté d'un grand peuple.

En attendant que cette idée se réalise, si tel doit être son destin, — ce dont nous doutons fort, — pénétrons dans ces Champs-Elysées, si richement pourvus de joies municipales, et examinons les merveilles que la moderne édition offre en pâture aux citoyens, de par le programme officiel.

Que voyons-nous d'abord ? Quatre orchestres de danse établis à chaque angle du carri Marigny. Premier et flagrant anachronisme ! Le peuple n'a mal besoin des violons de la Ville pour danser, s'il en a envie. N'est-ce pas l'art que le convient à prendre de risibles et grossiers châts au milieu de la voie publique, sous le soleil le plus ardent, à travers les nuages épais d'une poussière fort peu olympique ? Aussi le peuple répond-il comme il le doit à cet absurdé et inconvenante provocation, en s'abstenant complètement. Les orchestres jouent, simondans le désert, au moins dans l'inaction et le déclin de la foule. Je me trompe pourtant, et ils servent à animer la danse macabre qu'une douzaine de poissons exécutent sous la protection de la garde municipale, et qui, en toute autre circonstance, et en tout autre lieu, vaudrait certainement à ses auteurs une incarcération immédiate, suivie d'une comparution en police correctionnelle et de quinze jours d'emprisonnement, pour fait d'outrage public aux mœurs.

Un autre plaisir délicat qu'offre l'administration aux bons habitants de Paris, c'est l'ascension au mat de Cécagne. Ici encore nous retrouvons les mêmes haillons, les mêmes visages repoussants qu'autour des orchestres forains retrouvés par l'autorité. Une population de drôles à jambes nues, de gamins de la pire espèce, dont les faces rébarbatives inspirent l'effroi et le dégoût, grouillent en tumulte autour de l'arbre symbolique, impatients de monter à la conquête des timbales et des montres d'argent suspendues à quelque trente mètres au-dessus du sol. Les plus avides, les novices, s'élançant les premiers, et ne tardant pas à égayer la galerie par une lourde dégringolade.

Mais ceux qui de ces jeux ont un plus long usage, — laissons les consciences passer devant et s'épuiser en vains efforts, attendent patiemment, sachant bien que chaque tentative infructueuse de leurs devanciers les approche du but désiré. En

effet, lorsque le frein leur a suffisamment aplani le chemin en détachant du mat la couche savonneuse qui s'opposait à l'ascension, les habiles apparaissent à leur tour ; ils recueillent le fruit des défaites de leurs infortunes rivaux. Pour augmenter encore leurs chances de succès, ces grimpeurs émérites, qui à l'agilité du singe joignent la prudence du serpent, ont eu soin de coudre leurs reins d'une corde soutenant deux sacs, ou immenses poches de toile pleines de gravier et de poussière, dont ils se frottent par intervalles les mains et les jambes pour aider à leur pérégrination aérienne, et balancer, par cet utile auxiliaire, l'action perpétuelle des parties savonneuses encrées adhérentes au mat. Cette sage précaution leur assure la victoire, jointe à la lenteur réfléchie qu'ils apportent dans leur ascension et aux temps de repos fréquents dont ils savent l'entre-couper, n'oubliant pas un seul instant cette salutaire maxime :

Qui veut voyager haut, ménage sa monture.

Une fois le mat dégarni de ses agréables pendents, il reste à enlever le drapé qui surmonte l'arbre gigantesque. C'est là le beau idéal, le triomphe du genre. Celui qui a le bonheur ou l'adresse de se signaler par ce haut fait, est conduit, entre deux municipaux, au commissariat de police du quartier des Champs-Elysées, qui, de sa magistrale main, lui remet une récompense proportionnée à la grandeur de l'action. A la mine de ce lauréat, on jugerait, en le voyant sous l'escorte de la force armée, qu'il va le conduire aux galères. Il n'en est rien pour le moment ; mais il y a grosso modo, au juger du moins par la physionomie de ce singulier triomphateur, que ce n'est que partie remise.

Jusqu'à présent, les divertissements de la fête royale n'ont d'autre but, comme on le voit, que de fournir de l'argenterie et les délices du bal en plein vent à une cinquantaine de jeunes gueux, semblables de tous points à ceux dont Callot nous a legue le type. Est-ce bien là, de bonne foi, ce qu'il est permis d'appeler une fête nationale ?

Parlerons-nous des thâts élevés aux deux extrémités du vaste carri Marigny, et des ridicules pantomimes qu'y exécutent de malheureux batteurs forains recrutés au rabais par l'adjudication des rejoissances du 1^{er} mai ? Une plate et insipide copie des batailles du Cirque-Olympique, moins écheveaux, les décorations, la mise en scène, et, en un mot, tout ce qui attire la foule, tel est cet attrayant spectacle, que dédagent même les Titus, car, pour les quinze centimes que coûte une place au paradis du Petit-Lazari, ils auront la jouissance d'une représentation intimement plus amusante. Nous avons pu juger de cette indifférence par le renouvellement incessant du public essentiellement populaire qu'attirent d'abord devant ces théâtres l'aimant irrésistible des feux de pelotons et des évolutions guerrières ; et, certes, il faut que l'exhibition soit au-dessous du médiocre pour ne pas captiver un tel public avec de pareils éléments de succès.

Nous avons fait comme tout le monde : nous avons séjourné cinquante minutes devant ces trente de quinzième ordre. Ce qui s'y consomme de poudre est réellement incalculable, des masses de fumée éclipsent à chaque instant la scène ; c'est là le

plus clair de l'action. On s'y tue à bout portant, mais il n'y a jamais ni morts ni blessés, attendu que, la torpe ne baissant pas, les blessés et les morts seraient, faute d'entraînes, contraints de se relever eux-mêmes à la face des spectateurs, ce qui serait contrarie aux lois de la nature et pècherait un peu contre la vraisemblance. Un général français, adossé au garde-fou d'un pont, a essayé devant nos yeux, sans en être centurionné le feu d'une armée à l'entière, représentée par vingt comparses, ce qui nous a porté à croire que ce digne militaire était inulnerable comme Achille, d'autant plus qu'en vrai héros français, il n'avait garde, comme on pense, de montrer le talon à l'ennemi.

Un duel à l'arme blanche, entre une vivandière et un officier australien, n'a pas eu de suites plus funestes.

La même vivandière, la minute d'après, poignarde et précipite dans un torrent un montagnard, qui son feuille jointe nous a fait soupçonner être Tyrolien, et qui, deux fois occis, n'en est pas moins rentre incontinent sur le théâtre par une coulisse opposée.

Presque aussitôt une armée de Russes a débouché par le pont déjà mentionné, et est venue se ranger en tailles, à droite de la scène, en commençant un feu de file des massifs nourris, sans doute pour s'entretourer la main en attendant que l'ennemi parut.

« Ah ! bon, voilà les Bédouins ! » s'estcrié ce nom n'est notre voisin de droite, excellent type de ce genre-mâchis partagé, au visage épauillé et candide ; et tout aussitôt trente voix ont répété autour de nous : « Voilà, voilà ces queux ce Bédouins ! »

Il paraît qu'aujourd'hui le Bédouin est passé à l'état fennemi universel, comme l'était autrefois l'auzou : c'est au moins ce que nous a paru résulter de l'union entre de notre entourage à proclamer Bédouins et arche-Bédouins des deux partis également Russes. Aussi est-ce pour rendre hommage à ce sentiment populaire que notre dessin représente l'artillerie canonnante prises avec les troupes d'Abd-el-Kader sur le théâtre municipal ; mais la vertu historique nous force, dans l'ordre national, que l'aspect de nos adversaires n'avait rien de démodé. Après cela, il est fort possible que les Bédouins soient venus ensuite, apparemment parle même pont ; et, s'il faut le dire, nous n'en serions pas étonnés, attendu la grande variété de nationalités ennemis que nous avons vus successivement sur le théâtre en question, dans l'espace de cinq jours. Quoi qu'il en soit, nous avons les Russes l'un à l'autre contre nos soldats, au nombre de trois, ou les pourchassant à outrance ; et, justement flattés d'un camp d'ordre si bien fait pour emouvoir une ame française, nous avons tenu de demeurer sur cette douce satisfaction d'autant plus grande.

Quant tout donc sans regret les joutes officielles, nous avons suivie la multitude vers le point des Champs-Elysées où elle débute de préférence ; nous voulions parler de l'espace compris entre la place de la Concorde, le carri Marigny et les boulevards de la Seine. C'est là que doucement rendez-vous à la foule des promeneurs, et le saltimbancque qui a quitté les foires circo-viennes pour venir développer ses talents dans la capitale, et les phénomènes vivants qui viennent de faire l'admirati-



tion des différentes cours de l'Europe, et les escamoteurs, physiciens, alchimiques, écrivains, qui, aux alentours du 1^{er} mai, débouchent par toutes les barrières et viennent peupler avec les monstres, les funambules, les marchands de mirlitons et le bon hommes de pain d'épice, les embragages de l'auçou Co usla-Reine. Aussi, ce jour-là, n'y peut-on faire un pas sans tomber en extase ; tous les sens sont charmés à la fois : tandis que l'odorat est doucement chatouillé par le parfum incomparable des cuisines ambulantes et des fritures en plein vent, l'œil ébloui s'étend sur une immense file de tableaux-affiches représentant les plus curieuses merveilles du globe, et l'oreille se délecte au son de vingt grosses caisses, appuyées par autant de trompettes ou trombones sur les notes graves ou éclatantes desquels se détachent, comme une aiguille dentelle, les folles gammes chromatiques de la perçante clarinette. Ici, on court la bagne sur des *pur-sang* de bois ; plus loin, l'escarpolette vous tond les bras de ses fauteuils ou vous enlace de ses filets ; sous cette tente, on se livre à un repas champêtre ; là-bas, on arrache des dents ; partout la joie est à son comble.

Dans l'espace dont nous parlions tout à l'heure s'élève une cité étrange qui hier n'existant pas encore, et qui n'existera plus demain ; ses habitants nomades sont accourus des quatre coins de la France pour venir la peupler et l'animer un jour. Aucun d'eux ne ressemble au commun des mortels, et, chose singulière ! cette anomalie est attachée à leur existence. Les uns ont plus de six pieds, les autres moins de trois ; celui-ci a quatre jambes, cet autre est solipde ; celui-là a deux têtes, c'qui pis est, deux estomacs ; tel autre, enfin, a toujours joudes biensûrs de la paix, n'a jamais servi son pays, n'a point de place aux Invalides, et n'a pourtant ni bras ni jambes. D'autres, avec une conformation physique en apparence peu différente de celle des autres humains, ont cependant des meurs diamétralement opposées à celle de leurs concitoyens : c'est ainsi que l'un marche habilement sur la paume des mains, la tête en bas, l'orteil en l'air, tandis que celui-ci n'a d'autre nourriture que des cailloux et des pointes d'épées. C'est là la cité des monstres, cité hivante et musicale s'il en fut, ou tout se fait au son du cuivre et du tambour ; cité opulente, bien que tout entière faite de boîtes de planches, car l'or et le satin y brillent de toutes parts ; cité cosmopolite, car le Lapou y couvoie le Patagon et le sauvage, et il n'est pas jusqu'aux lions du désert qu'on n'y entende parfois mêler leurs rugissements sombres aux bruits des instruments et des voix glapissantes qui retentissent éternellement dans ce vaste pandémonium.

C'est dans les sinistres carrefours de cette ville improvisée qu'aime à errer la multitude, dédaignant, comme nous l'avons vu, et les danses en plein vent et les parades du Carré Marigny. Insensibles aux joies du programme, elle cherche pour son argent des amusements qui l'amusent, et que lui offrent tant d'avances, tant de promesses séduisantes, formulées tour à tour par une orchestration si crépante et si échevelée, par une éloquence si pittoresque, si entraînante, si insidieuse. Que Bulboquet, ce roi de la cité en question, se montre grand et inimitable en ce jour solennel ! Aucune quelle inépuisable faconde il captive, touche, étonne, fascine son public, joignant le geste au discours et faisant résonner sous les coups de sa baguette, à chaque chute de phrase, la toile barbaillue qui sert de prospectus à son établissement !

Voyez cette vaste pancarte sur laquelle est tracée une femme gigantesque ; auprès d'elle se tient roide et droit, comme un simple conscrit le jour de sa première prise d'armes, un magnifique tambour-major. L'infortuné bel homme parait avoir conçu la ridicule préception de mesurer sa taille à celle de la géante ; mais c'est en vain qu'il efface les épaules, allonge le col et se hausse sur la pointe du pied ; il ne produit guère plus d'effet en face de la moderne Titane que la grenouille de la fable en parallèle avec le bœuf, et c'est à peine si, kolbach et plumet compris, il atteint à la hauteur de la femme colosse. Qui ne voudrait voir par ses yeux un si rare prodige ? Telle est sans doute la question que s'adresse chaque membre de l'assemblée ; car à peine le propriétaire de la baraque a-t-il annoncé, entre deux roulements du tambour, le commencement de la représentation, que la foule se précipite à longs flots dans le sanctuaire, et que nous-mêmes, *proh pudor !* nous nous laissons entraîner au torrent.

La, le premier objet qui frappe nos regards est un assez beau lion nonchalamment couché dans une forte cage et contemplant d'un œil paternel les nombreux spectateurs attroupés devant lui. On se demande si c'est là la géante promise, et l'on commence à murmurer contre le maître de céans. Mais, voyez à quel point les hommes sont injustes ! ce n'est là qu'un hors-d'œuvre, une surprise, un préambule à la pièce principale. Contrairement à l'usage, le conducteur de la géante tient plus qu'il n'a promis. Vous allez voir. Muni d'un mince quartier de viande, le voilà qui entre résolument dans la cage, barcelle, tourmente, bouscule son lion, le fait sauter en l'air comme un barb' à docile, en tenant suspendus sur sa tête puissante le maigre lambeau d'aliment offert à son rude appétit. Puis, lorsque le roi des forêts a pris enfin possession de cette proie modeste, le cornac abandonne la cage pour y rentrer immédiatement avec une petite fille au visage blanc et rose, qu'il pose sur la crête du féroce animal. Tout le public épouvanté poussée des cris d'effroi ; mais la petite fille sourit et envoie des baisers à la foule, tandis que le lion continue un grondant à ronger sa pature. Cela fait, l'enfant et le père disparaissent, pour recommencer cinq minutes après ce qu'ils viennent de faire, ce qu'ils ont déjà fait cinquante fois

depuis le matin, ce qu'ils feront demain et tous les jours suivants, pour la modique rétribution de 25 centimes par personne. Et cependant l'œil cléa, dis-je, n'est qu'un hors-d'œuvre, et cet obscur dompteur de lions attache lui-même si peu d'importance à ce périlleux savoir-faire, que c'est à peine s'il daigne en faire l'annonce dans le programme de son spectacle. Quelle sanglante épigramme contre ses confrères, les Martin, les Carter et les Van Amburgh, qui, plus heureux que lui, récoltent des guindines là où il glane à peine quelques décunes crasseuses, en *travaillant toute la journée* !

Mais, attention ! voici le rideau du fond qui s'agite, s'entrouvre et nous découvre la géante. Sur ma parole, l'affiche l'avait pas flattée ; car elle est vraiment monstrueuse, et je crois voir en elle l'anti-hippopotame annoncé par Fourier. « Ceci vous représente, messieurs, la géante arabe, dont la taille n'a pas moins de six pieds onze pouces au-dessus du niveau de la mer, » écrit le cornac d'une voix stridente. Approchez, mesdames, et venez comparer un peu votre bras à celui de madame, qui n'est pas de bois (le bras), comme vous pourz, z voir. Eh bien ! messieurs, apprenez donc ! Comment ! vous ne voulez pas ? Mon Dieu, que c'est ridicule d'être bégueule comme ça ! Allons, jeune guerrier, continue le propriétaire de la superbe femme, en se tournant vers un novice tourlourou qui, immobile au premier rang, semble n'avoir pas assez d'yeux pour voir ni assez d'oreilles pour entendre, venez montrer que vous êtes Frrrrrrrrangais, et qu'une grande dame ne vous intimide pas !

Un vrai Français n'est jamais sourd à la voix de l'honneur. Le jeune héros, aiguillonné par cette attaque *ad hominem*, s'élançe d'un bond sur l'estrade, fait le salut militaire et rapproche complaisamment son bras de celui de la géante. Mais, hélas ! son action est plus hardie que sage ; car son grêle biceps apparaît en ce moment ou pour mieux dire disparaît auprès de

la solive brachiale de la superbe femme arabe, comme un frele ro-eau mis en regard du chêne. Un rire universel éclate à la vue de ce frappant contraste, et, quant à la géante, avec une expression dédaigneuse que rien ne saurait rendre, elle toise le petit homme, et élève son bras horizontalement, le passe à diverses reprises sur la tête de colonel, le lâtant, humilié, se retourne vers elle et la râille avec un accent national des plus prononcés. La géante repart aussitôt dans une langue qui n'a rien d'arabe et nous paraît ressembler considérablement à l'idiome provençal. L'altercation menacait de devenir se-jeuse, et nous commençons à trembler pour le jeune défenseur de la patrie, lorsque l'impresario devrait mettre un terme au conflit, en invitant le guerrier à descendre et en tirant le rideau sur la femme-colosse. « Mais, nous dit un de nos voisins, comme nous sortons de la baraque, si cette géante est arabe, il faut que le lion soit proué ! Qu'en pensez-vous ? Nous répondons par un simple *Assent' bien*, et nous allâmes de ce pas admirer une foule d'autre merveilles.

Nous aurions bien envie de vous raconter en détail tout ce que nous y aimons encore dans ce jour mémorable. Mais voilà que l'haléine et l'espace nous manquent, et pour nous ne savons trop jusqu'à quel point la plume serait apte à décrire tant de phénomènes surhumains. Nous savons tout de même que Apollodore qui eut un jour la fantaisie de sonder le Tartare antique. Il en revint, mais mort et frappé de vérité, tant les prodiges surnaturels qui lui étaient apparus sous terre avaient bouleversé sa raison et ses sens, et ne put rendre aucun compte de ses impressions à ceux qui virent l'interroger sur son voyage son errain. Nous nous bornerons donc, par cette raison, à mentionner pour menu réc.

L'Enfant vivant à quatre jambe, offert à l'admiration des bipèdes, ses dissemblables, moyennant la bégaiement de quinze centimes par tête ;



Le phénomène n° 3 à Berne, et âgé de 14 mois, lequel n'est autre qu'un veau de Pontaise orné de plus de pattes que n'en comporte sa qualité de quadrupède;

Le singe mathématicien;

Le nain et la naine Bébé, hauts de cinquante-deux centimètres au-dessous du puits de Grenelle;

Les dames bâtonnières, honorées des suffrages de S. M. le roi de Prusse;

Les exercices de Laroche, modèle de l'Académie royale, qui, par la seule force de l'échine, souleve (sur l'affiche) un quadriga chargé de quinze militaires;

L'aimable Physicienne, qui, après avoir escamoté les moussoirs de toute la réunion, nous renvoie le nôtre en l'air, en nous disant avec le plus charmant sourire : « Excusez, Monsieur, si je vous le jette ! »

Enfin, les curiosités neuves et inconnues jusqu'à ce jour, et qui, pour cette raison, n'ont point encore été offertes à la capitale; ainsi se borne à les désigner, par une savante réticence, le tableau qui convie le public à venir en prendre connaissance. Qu'est-ce que ces curiosités ? Il y aurait, en vérité, indélicatesse à vous le dire ; nous porterions trop de préjudice au chef de l'établissement. Faites comme nous : allez les voir. Il n'en coûte que cinq centimes pour les admirer, et encore on ne paie qu'en sortant, au cas où l'on est satisfait... Mais on est toujours satisfait !

Au milieu de tant de jouissances, la fin du jour est arrivée, et une fusée, partie d'un balcon du château, donne le signal du feu d'artifice disposé le long du quai d'Orsay. C'est la pièce capitale des divertissements de la journée, et la seule qui ait le don de fixer la curiosité publique. Cette année, le feu du 1^{er} mai n'a brillé ni par sa splendeur ni par une grande nouveauté ; les progrès de la pyrotechnie ne nous semblent pas en rapport avec ceux de la science chimique en général. Cet art est fort stationnaire : des moulinets, des fusées, des chandelles romaines et les éternels feux du Bengale semés dans la voute des ciels avec ordre et économie, tel a été, comme toujours, le menu de l'éruption artificielle ; ce à quoi il faut ajouter pourtant une décoration représentant, à ce que l'on nous a assuré, le char de Neptune entouré de toutes les divinités nautiques. L'eau et le feu, ces ennemis juriés et irreconciliables, avaient fait trêve pour cette fois. La magnificence du bouquet, qui, présentant à l'œil un immense éventail diapré de toutes couleurs, a un instant projeté une lueur vésuvienne sur le vaste panorama de la ville et des hauteurs environnantes, et que ce peu rachète la maigreté de l'ensemble. Un autre feu d'artifice était en même temps tiré à la barrière du Trône, pour l'usage particulier du plus populaire des fabourgs, à qui il faut aussi sa part de soleils et de bombes tricolores, et qui ne s'en laisserait pas frustrer patiemment, car un jour de 1^{er} mai, tous les citoyens sont égaux devant le souffre et le salpêtre.

Après le feu d'artifice, les illuminations, quelque brillantes qu'elles puissent être, semblent passablement mesquines ; aussi n'excitent-elles qu'un médiocre intérêt, à part toutefois celle de l'avenue de l'Étoile, qui offre véritablement un coup d'œil prestigieux. La foule se disperse donc presque aussitôt après le bouquet, et chacun regagne son logis ; heureux s'il y parvient ce soir-là sain et sauf, et ne reçoit pas dans les jambes, au détour de quelque rue sombre, un de ces pétards à l'aide desquels les gamins de chaque quartier se donnent, au mépris des règlements de police, des feux d'artifice particuliers durant une partie de la nuit. Nous l'avons déjà dit, le gamin est le roi des fêtes officielles ; c'est à lui qu'elles sont spécialement dédiées, et c'est pour sa satisfaction qu'à pareil jour Paris dépense chaque année plusieurs centaines de mille francs.

Quant au reste de la population, nous ne connaissons guère qu'un moyen de lui faire goûter les divertissements ordonnés par le pouvoir municipal : ce serait de lui faire publier le précepte du grand sultane Séhababaham, et de lui faire apposer à son de trompe « que quiconque ne s'amusera pas sera empêché de sortir. »



CHEMINS DE FER.



Cette représentation de la médaille que M. le ministre des travaux publics fit frapper à l'occasion de la loi du 11 juin 1842, ne paraîtra pas sans doute déplacée en tête du récit des deux inaugurations des chemins de fer d'Orléans et de Rouen : c'est l'avenir à côté du présent, l'espoir près de la réalisation. On se rappelle toutes les vicissitudes des différentes entreprises de chemins de fer, le sort des lois présentées par le Gouvernement à l'approbation des Chambres. L'administration se défit de l'industrie, et l'industrie osait accuser l'administration d'impuissance. Cependant toutes les compagnies avaient recours au crédit de l'Etat, qui, à l'une faisait un prêt, à l'autre une prise d'actions, à une troisième garantissait un minimum d'intérêt ; d'autres même, comme la compagnie des Plateaux, se retireraient sans même avoir mis la main à l'œuvre. Tel était le déplorable spectacle que donnait au pays la lutte de l'industrie contre l'administration. Et cependant de

tous les côtés les chemins sillonnaient le sol de nos voisins ; le cercle fatal allait toujours se resserrant, et il y avait danger commercial et danger politique à rester plus longtemps inactif. L'exemple de l'action était donné par les localités, qui offraient généreusement leurs terrains, qui ouvriraient des souscriptions dont le montant s'est élevé à un chiffre extraordinaire. L'Etat ne pouvait rester en arrière de ce mouvement. Il adopta un *mezzo terme* que nous ne prétendons ni louer ni blâmer, mais qui appela l'industrie privée à prendre part aux bénéfices que ce nouvel état de choses allait créer.

Tel est le but de la loi du 11 juin 1842, dont nous avons exposé le principe dans notre avant-dernier numéro.

C'est le commencement d'une grande œuvre nationale ; espérons que ce ne sera pas un fruit avorté dans sa fleur, et que d'ici à peu d'années nous aurons à faire assister nos lecteurs à de nouvelles inaugurations de chemins créés par cette loi.

Inauguration du Chemin de Fer de Paris à Orléans.

2 MAI 1843.

Allons, amis, assez de feu d'artifice, de mâts de cocagne et de théâtres en plein vent ! La fête du monarque est passée, le dernier lampion s'est éteint, l'orchestre a jeté son dernier accord, les danseuses les plus intrépides ont quitté le bal public ; tout, dans la grande cité, est rentré dans le calme de tous les jours ; mais, hourrah ! après la fête du roi, voici venir la fête de l'industrie. Un nouveau chemin de fer est né aux portes de Paris, et le voilà qui, avant de s'élancer dans la plaine, et d'embrasser de ses replis une des contrées les plus riches de France, le voilà qui vient vous demander son baptême, et il vous présente pour ses parrains l'évêque d'Orléans et le duc de Nemours. Hâtons-nous : pour nous va se dérouler une des plus belles conquêtes du génie de l'homme, une de ces victoires qui, dans ce siècle éminemment pacifique et industriel, n'ont rien de larmes à personne. Hourrah ! nous avons soixante lieues à faire ; déjà la machine a gonflé ses vastes poumons, elle vomit des flots de vapeur blanche comme la toison des brebis ; elle s'impatiente et fremit.

La foule assise les portes de l'embarcadère. On dirait, à voir cet empressement joyeux, que l'inauguration d'un chemin de fer est un spectacle nouveau pour elle ; et, cependant, déjà trois fois pareille fête a réjoui ses yeux. En 1837, la reine, accompagnée de LL. AA. RR., fit, en personne, l'inauguration du chemin de fer de Saint-Germain, et, deux ans après, les chemins de Versailles, rive gauche et rive droite, furent ouverts avec la même solennité.

C'est que le chemin d'Orléans ouvre à l'industrie une ère nouvelle ; ses aînés n'avaient pour prétention que de satisfaire le besoin de locomotion du Parisien ; ils ont voulu être simplement des promenades aboutissant à la forêt de Saint-Germain, au musée et au parc de Versailles. Pour celui-ci, la promenade n'est que l'accessoire, l'utilité est le principal. C'est un premier anneau de cette chaîne immense qui doit lier le Nord au Midi, Bordeaux et Nantes, nos deux grands ports de commerce, au Havre et à la Belgique.

Aussi, voyez comme, dans cette prévision, l'embarcadère s'est fait vaste et spacieux ; comme toutes les dispositions ont été prises pour que le service puisse s'y faire sans embûche, pour que chacun attende commodément le moment du départ, et arrive sans hésitation au wagon dans lequel il doit trouver place.

L'embarcadère du chemin de fer de Paris à Orléans est celui qu'on déjà admiré tous les voyageurs qui ont pris le chemin de Corbeil pour aller soit à leurs affaires, soit à leurs plaisirs, à la papeterie d'Essonne ou sous les magnifiques ombrages de la forêt royale de Fontainebleau. Beaucoup se demandaient à quoi bon tant d'espace pour un si petit chemin. C'est que les administrateurs, malgré les embarras financiers qui, jusqu'en 1841, ont failli les faire renoncer à leur concession, avaient compris tout l'avenir réservé à cette tête de ligne. Il y a, d'ailleurs, économie à acheter en bloc tout le terrain indispensable au développement d'une entreprise industrielle. La compagnie recueille aujourd'hui les fruits de cette prévoyance.

La gare d'Orléans, remarquable par une noble simplicité de construction, présente à l'œil les dispositions générales des principales gares d'Angleterre. L'architecture extérieure est bien d'accord avec sa destination. En effet, l'embarcadère d'un chemin de fer doit présenter au public de vastes salles de plain-pied ; les bureaux de perception, de bagages, doivent être au même niveau ; une construction de cette espèce ne comporte pas d'étage supérieur ; aussi ne voit-on du dehors que de vastes arcades, avec leurs fenêtres cintrées. L'entrée forme un pavillon Carré qui s'avance sur la grande cour, et jusqu'au pied duquel les voitures peuvent arriver. Des deux côtés de ce pavillon, et en retrait sur l'île, des portes donnent accès, l'une aux bagages, qui de la salle d'enregistrement sont portés dans les wagons, l'autre à une plate-forme tournante sur laquelle se trouve un cadre prêt à recevoir les gros ballots de marchandises, ou les chaises de poste qui doivent voyager à la suite du convoi. La façade est surmontée d'une petite construction qui sert d'enca-



(Chemin de fer d'Orléans. — Embarcadère de Paris.)

urement à l'horloge, et dont l'architecture paraît malheureusement mesquine et peu en rapport avec le reste de l'édifice.

L'embarcadère du chemin de fer d'Orléans a une longueur totale de plus de 300 mètres; sur toute cette longueur règne, en arrière du toit qui couvre les salles basses, une charpente d'une admirable légèreté, où sont percés les jours qui éclairent l'intérieur de cette vaste construction. Les terrains qui en dépendent se prolongent jusqu'au boulevard de l'Hôpital, sur lequel ont vu les bâtiments réservés à l'administration. Des deux côtés on a ouvert des rues, dont l'une, celle par laquelle on arrive au chemin de fer, correspond au quai d'Austerlitz, et l'autre sort exclusivement à la sortie des voyageurs et des voitures qui les transportent dans Paris.

Mais pénétrons dans la gare et jetons un coup d'œil sur cette charpente hardie qui se développe sur la longueur de 300 mètres. Vue d'un certain point, sa perspective ne nous figure-t-elle pas la gigantesque ostéologie d'un de ces animaux antédiluviens dont les débris ont révélé au grand Cuvier les merveilles d'un monde anéanti? Des flots de lumière arrivent à l'intérieur par des centaines de croisées; mais surtout rien ne peut rendre l'aspect magique de cette gare quand elle a allumé ses nombreux bacs de gaz et que dans les charpentes l'ombre joue avec la lumière. — Quatre voies bordées de deux quais d'embarquement et de débarquement, sur une centaine de mètres de longueur, reçoivent les wagons de départ et d'arrivée, et au-delà se prolongent dix ou douze voies sur lesquelles sont remises des centaines de wagons prêts à s'élançer au premier signal.

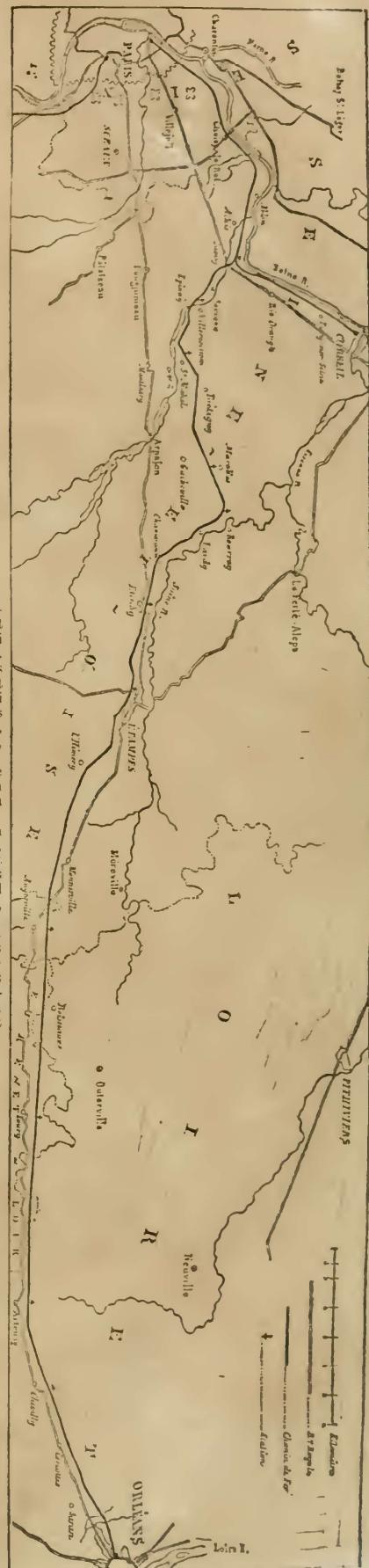
Mais voici les invités qui se rendent à l'appel des adminis-

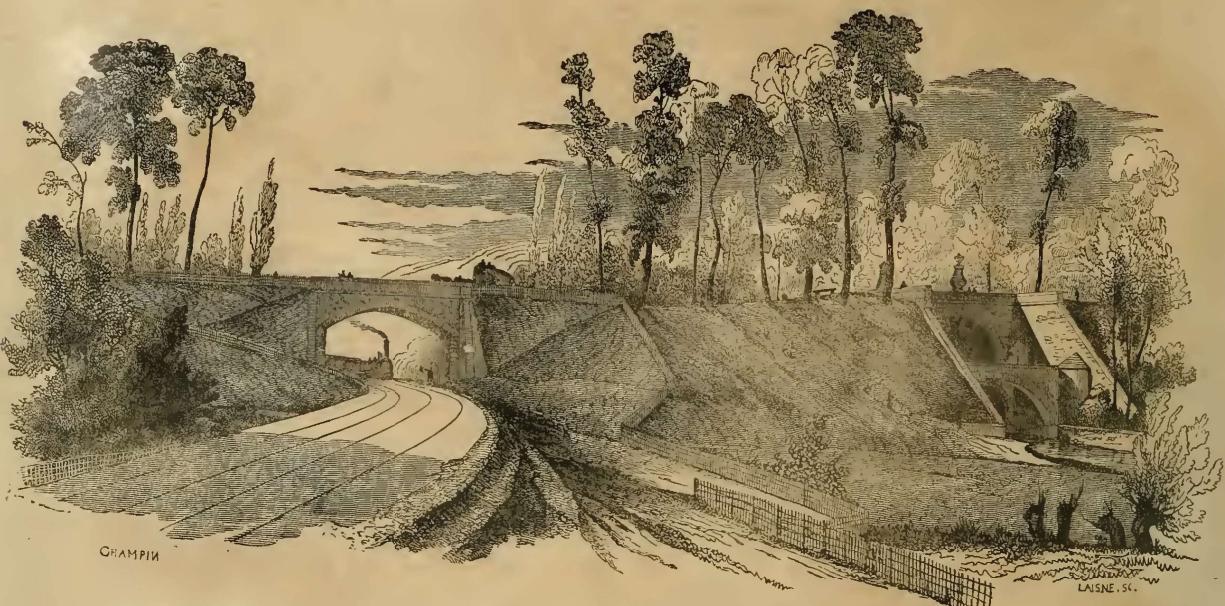
trateurs; quatre convois les transportent à Orléans; le premier est parti à six heures et demie du matin; c'est lui qui est chargé d'explorer la voie; le danger, s'il y en a, sera pour lui seul: là où il aura passé, les autres ne courront aucun risque. Le second part à sept heures, bien tranquille sur les chances que son devancier a dû courir. Le troisième, à sept heures et demie; et le quatrième enfin, le convoi d'honneur, celui qui renferme les ducs de Nemours et de Montpensier, les ministres et *tutti quanti*, hauts et puissants seigneurs, administrateurs, législateurs, qui portent avec eux la fortune de la France, part à huit heures de la gare.

Laissons ces convois prendre petit à petit leur vitesse de dix lieues à l'heure, laissons la locomotive, cette comète à la chevelure enflammée, dévorer l'espace, et faisons un peu d'histoire industrielle. C'est en 1838 que fut votée la loi qui concédait le chemin de fer de Paris à Orléans, avec embranchement sur Corbeil, Pithiviers et Arpajon. Le maximum des pentes et rampes était fixé à 3 millimètres par mètre, et le minimum du rayon des courbes à 1,000 mètres. La compagnie, constituée au capital de 40 millions, se mit immédiatement à l'œuvre. Elle appela, pour diriger ses travaux, un de ces ingénieurs que l'Administration des ponts et chaussées accorde si généreusement pour le plus grand bien de l'industrie, un de ces hommes intègres et capables, dont la coopération seule semble une garantie de succès. M. Jullien, déjà connu dans le monde des constructeurs, par le magnifique travail du pont-canal du *Beauvois*, mène à fin avec tant d'économie et de promptitude, se mit à l'œuvre avec ardeur. Dix-huit mois à peine s'étaient



(Passerelle près du château de Troussau.)





(Passage sous la route de terre, à la Cour de France.)

écoulés que les convois sillonnaient les bords de la Seine, jetant leurs voyageurs à Choisy, à Petit-Bourg, à Corbeil ; mais en même temps des études sérieuses avaient eu lieu sur la ligne principale. De graves objections s'étaient élevées contre les embranchements d'Arpajon et de Pithiviers, dont les produits ne devaient pas compenser les dépenses. On sollicitait du Gouvernement une intervention financière qui, sans rien faire sortir de ses caisses, donnât confiance aux petits capitaux et permit ainsi de réaliser le fonds social, sur lequel les désastres du chemin de Paris à Rouen, dit des *Plateaux*, avaient réagi d'une manière funeste.

Une loi du 1^{er} août 1839 vint modifier le cahier des charges

et permettre aux concessionnaires de renoncer au bénéfice de la loi de 1838, à charge par eux d'achever l'embranchement de Corbeil et d'être tenus de livrer à l'Etat, si ce dernier l'exigeait, contre remboursement des dépenses utiles, la partie du chemin de fer concessionnée. Mais ce n'était encore qu'un simple palliatif.

Le 15 juillet 1840, le Gouvernement entra enfin dans une voie différente. Il garantit à la compagnie, sur son fonds social de 40 millions, un minimum d'intérêt de 4 p. %, pendant quarante-six ans et trois cent vingt-quatre jours, à charge, par la compagnie d'employer annuellement 1 p. % à l'amortissement de son capital. Nous n'avons pas à discuter les incon-

de leurs grappes ; ces fleurs de pomme qu'un poète a appelées la neige odorante du printemps, et au milieu de ce jardin, ces maisons blanches, ces clochers de villages que l'œil a de peine le loisir de reconnaître en passant. Quels délicieux tableaux se succèdent ainsi sur cette promenade de trente lieues qui lie la capitale du monde civilisé à cette grande cité illustrée par le triomphe de Jeanne-d'Arc !

En quittant la gare de Paris, on traverse les plaines d'Ivry, de Vitry et de Choisy-le-Roi : nous voici sous le fort d'Ivry ; pourquoi n'a-t-il pas encore sa couronne de canons pour saluer en passant la victoire de l'industrie ? Dieu veuille qu'il ne tombe jamais du haut de ses retranchements que pour de semblables fêtes, et que des larmes ne viennent pas se mêler un jour à l'or qu'il nous a couté ! Sur toute cette portion de route que vous connaissez déjà jusqu'à Juvisy, où les deux chemins se bifurquent, on domine le cours de la Seine et les magnifiques campagnes qui la bordent ; ce paysage si varié présente la la un château caché derrière une épaisse charmille ; ici une fabrique avec sa haute cheminée vomissant des flots de fumée noire ; partout la richesse, le mouvement et la vie.

À Juvisy, le chemin d'Orléans se sépare de son compagnon par une courbe de 1,500 mètres de rayon, pour aller vers Étampes. À quelque distance de ce point de bifurcation, il passe sous la route royale n° 7, qui va de Paris à Antibes. L'arche du pont sur lequel passe cette route a 8 mètres d'ouverture et 5 mètres de hauteur sous clef ; elle est en maçonnerie, et a, comme tous les travaux de cette ligne, une apparence de stabilité que ne démentira pas l'épreuve du temps. De côté et d'autre du pont, la route a été relevée sur une assez grande longueur avec des pentes de 3 centimètres par mètre.

À peu de distance de là, nous entrons dans la vallée de la rivière d'Orge, ou plutôt dans la vallée des châteaux, car nulle part plus qu'entre Juvisy et Arpajon on ne rencontre accumulées de ces grandes propriétés, qui servent à la villégiature de nos banquiers, pairs de France, généraux. C'est une suite continue de châteaux de tous les âges et de toutes les époques : les uns remontent au onzième siècle ; d'autres sortent à peine des mains de l'ouvrier, et cette grande page architecturale a pour points de repère, d'un côté la tour de Montlhéry, qui semble encore menacer le ciel après avoir si longtemps dominé sur les vassaux tremblants qui rampaient à ses pieds, et de l'autre, la tour d'Étampes, ruine monstrueuse, dont les pans entiers ont été arrachés par la main du temps, *tempus edax*, et d'autres semblent près de s'écrouler, tant ils sont crevassés et mutilés depuis le dixième siècle, auquel on fait remonter l'époque de la construction de ce manoir féodal.

Il a fallu dans beaucoup d'occasions passer à travers les parcs, orgueil de ces châteaux ; et les propriétaires ont dû, tout en maugréant, laisser le chemin de fer se frayer ainsi son passage. La loi le veut ainsi, et c'est un étrange rapprochement que celui d'Industrie qui arrive à la toute-puissance, en présence de ces vieux débris d'une puissance qui s'éclipsé et s'éteint. Que diraient ces vieux barons qui, de leur nid d'aigles, descendaient, comme la tempête, dans la plaine pour piller et rançonner leurs orgueilleux voisins, et, il faut le dire aussi, souvent le pioneur ; qui avaient droit de haute et basse justice, et ce beau droit du seigneur, celui qu'ils ont abandonné avec le plus de regret ; que diraient-ils, s'il leur fallait aujourd'hui venir chapeau bas, au-devant de l'industrie et la saluer quand elle demande à pénétrer, et la saluer encore quand elle obtient de dévaster une propriété, de combler une pièce d'eau, d'abattre une forêt séculaire ? Certes ils croiraient que



(Viaduc en face de Villemoisson.)

vénients et les avantages de ce système qui a été l'objet de tant de controverses. Nous dirons seulement qu'il nous paraît prouver d'une manière péremptoire que, sans le secours de l'Etat, l'industrie privée aurait été impuissante à exécuter le résultat desquels nous jouissons aujourd'hui.

Le cahier des charges reçut encore quelques modifications ; les pentes purent être portées à 5 millimètres par mètre, et les rayons des courbes descendre à 800 mètres, et on n'exigea plus les embranchements de Pithiviers et d'Arpajon.

Sous l'influence de ces modifications, les travaux du chemin de fer prirent un essor rapide. L'ingénieur avait cinq ans pour achever son œuvre, et deux ans et demi lui ont suffi : le premier coup de pioche a été donné au commencement de 1841, et le 1^{er} mai 1843, le dernier rail est bien près d'être posé ; et la rapidité des travaux n'empêche pas chaque ouvrage en particulier d'être solidement fait. Là, rien n'est donné au char-

latanisme, chaque partie est sévèrement, consciencieusement traitée ; rien ne papillote aux yeux, mais tout à la stabilité monumentale d'une œuvre durable ; car ici l'intérêt de la Compagnie était d'accord avec celui du public et l'ambition de l'ingénieur, une concession de quatre-vingt-dix-neuf ans équivalant à une concession perpétuelle.

Maintenant suivons le convoi du prince, et joyeux en passant un magnifique panorama qui va se dérouler devant nos yeux. Si vous ne craignez pas l'air vif qu'augmente encore la rapidité de la marche du convoi, si vous ne redoutez pas les parcelles de coke qu'il envoie si généralement la cheminée de la locomotive, montons sur la banquette supérieure du wagon.

A cette fête de l'industrie, le printemps vient mêler sa première verdure, la plus fraîche de l'année, ses premières fleurs, l'espérance de l'été : voyez ces beaux marronniers qui mêlent si heureusement leur sombre verdure à la blancheur

les derniers temps sont proches, et à ce bout le versement des usages, ils jugeraient que le monde a vécu. Et cependant tout cela arrive, et le soleil luit plus brillant que jamais, et il se lève tous les jours sur une merveille nouvelle, due au génie de l'homme. C'est que, quand les priviléges disparaissent, le bien-être de la masse commence, c'est que du jour où le règne de la force brutale a cessé, celui de l'intelligence a fait

son avènement. Heureusement il est loin de nous le temps pour lequel a été fait ce vers :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Et, maintenant, tous le reconnaissent, il faut, pour gouverner, non plus être fort, mais être intelligent; et voilà pourquoi l'industrie vient s'asseoir au banquet préparé par les riches;

mais, rendons-lui justice, elle ne s'y assoit qu'avec toutes sortes de formes polies. Ainsi, le chemin de fer a coupé des parcs dans toute leur longueur, mais il a également offert au châtelain d'élegantes passerelles en aussi grand nombre qu'il l'a voulu, des grilles en fer, des ponts sous le chemin; si bien que quand cela sera passé dans les usages, on ne verra plus dans ces servitudes qu'un point de vue pittoresque de plus, un or-



(Viaduc sur la rivière de l'Orge, en face de Villemoisson.)

nement ajouté au paysage, ornement animé quand les locomotives et leurs convois passeront, emportant des milliers de voyageurs. Les passerelles ainsi construites sur le chemin sont d'une élégante légèreté : généralement elles sont en charpente, et on y arrive de chaque côté par un escalier.

Mais quittons ces châteaux, et qu'on nous pardonne les réflexions que leur vue nous a inspirées. Ilâtons-nous, car nous faut arriver à Orléans pour une heure, si nous voulons assister à la cérémonie d'inauguration.

Le chemin passe dans la vallée de l'Orge, et traverse la vallée de l'Yvette. Pour franchir ces deux rivières, il a fallu deux viaducs, dont nous donnons les dessins : l'un celui sur

l'Yvette, à trois arches de 8 mètres, et à 14 mètres de hauteur au-dessus de la rivière; l'autre plus considérable encore, à cinq arches de 8 mètres, et une hauteur de 11 mètres également; mais rien ne peut rendre le coup d'œil dont on jouit en passant sur ces viaducs : on domine de la deux vallées fraîches et remplies de beaux arbres, de ces belles fleurs qui plaisent tant au bord de l'eau, et l'œil suit au loin tous les caprices de la rivière, dont le cours sinuose offre à chaque instant un point de vue nouveau.

On s'arrête à Saint-Michel, devant le magnifique château moderne de Lormoy, qui appartient à M. Paturle; là on a creusé un puits artésien de 120 mètres de profondeur pour

donner de l'eau aux locomotives; puis on reprend sa course, en traversant le pays le plus riche et le plus accidenté des environs de Paris : chaque tour de roue de la locomotive amène une sensation nouvelle. Mais comme les formules de l'admiration sont restreintes et monotones, et que, d'ailleurs, nous ne pourrions pas vous peindre le magnifique soleil qui éclairait ces scènes et l'empressement des populations qui venaient saluer joyeusement l'auréole de cette nouvelle ère, nous dirons : « Faites le voyage, et quand vous en reviendrez, vous aurez vu, senti, éprouvé, comme nous, et vous aimerez mieux dans vos souvenirs et votre imagination que sur ces froides pages, les scènes qui vous auront fait impression. »



(Débarcadère du chemin de fer, à Orléans.)

Arrivé à Étampes, où l'on a construit une vaste gare, dominée par cette tour dont nous vous parlons tout à l'heure, on n'a plus à traverser qu'un pays assez triste, des plaines à perte de vue, un sol maigre : c'est la Beauce, c'est presque la Sologne. Enfin nous touchons la gare d'Orléans après un trajet de 121 kilomètres, ou 30 lieues un quart, fait en quatre heures un quart, mais pendant lequel nous avons perdu une heure six minutes à faire de l'eau et d'autres opérations qui ne se feront pas, ou se feront beaucoup plus rapidement dans le service ordinaire. Nous avons souvent marché à 12 lieues à l'heure, et cependant en moyenne à 7 lieues et demie.

La gare d'Orléans n'est pas encore achevée ; mais, telle qu'elle est, elle présente l'aspect de grandeur et de simplicité que nous avons déjà signalé dans celle de Paris, qui lui a d'ailleurs servi de modèle.

A gauche de cette gare, on a élevé une tente dont les dames d'Orléans garnissaient les gradins. De tous côtés des

guirlandes de feuillage, des drapeaux tricolores. Au milieu de la voie et hors du débarcadère, sur une estrade, se dresse un petit autel, recouvert de drap rouge, et qui rappelle l'autel du Champ-de-Mars et les autels des anciens.

Mais le canon a retenti, les cloches sont en branle, le heurtissement de la locomotive annonce l'arrivée du convoi des princes. A ce signal, le clergé, précédant l'évêque d'Orléans, entonne des chants religieux, et se rend processionnellement à l'autel sur lequel doit se faire la consécration religieuse du chemin de fer. Cependant les princes ont débarqué avec leur suite, et sont reçus par toutes les autorités venues des départements voisins pour cette solennité. Le maire d'Orléans se charge de porter la parole au nom de tous. Puis les princes se rendent près de l'autel, où M. l'évêque les attendait. Là, M. l'abbé Fayet prononça un discours qui roulaient sur le caractère social et religieux des découvertes de l'industrie, les conditions auxquelles ses créations peuvent tourner au profit

de la moralité humaine, et termina en donnant la bénédiction aux locomotives, qu'on fit approcher pendant que l'artillerie tirait une nouvelle salve. A ce moment, M. Teste remit, au nom du roi, la croix de la Légion-d'Honneur à MM. Bartholony, Banès et Delerue, et prononça à la première classe de leur grade d'ingénieurs MM. Jullien et Thoyot.

Le prince a ensuite passé la revue de la garde nationale, qui aurait pu être plus nombreuse, et après une descente en ville, il revint à quatre heures à la gare, où l'attendait un banquet qui lui était offert par la Compagnie.

Quant aux quinze cents personnes invitées à cette inauguration, elles partirent par différents convois à quatre heures et quatre heures et demie. Le retour se fit sans accident, et à huit heures un quart le convoi de quatre heures entra dans la gare de Paris.

Ainsi s'est terminée cette fête qui laissera de longs souvenirs à ceux qui y ont pris part, non pas au point de vue des

cerémonies qui l'ont accompagnée, mais comme le premier pas fait vers la glorification du travail, vers la réalisation d'un bien-être plus général et qui doit descendre jusqu'aux dernières classes de la société. C'est du moins ce qu'a compris la compagnie, quand elle a orné la salle de son banquet d'écussons portant les divers attributs du travail, depuis la brouette et la pioche jusqu'aux cylindres et aux lamoins ; et en cela elle n'a fait que montrer aux yeux ce que chacun pensait intérieurement et applaudissait avec enthousiasme.

Inauguration du Chemin de Fer de Paris à Rouen.

3 MAI 1843.

Alerte ! lecteurs, il n'est pas encore temps de vous reposer ; car l'industrie est infatigable, et elle vous convie aujourd'hui à une fête nouvelle. Hier le chemin qui allait puiser au centre de la France les produits du travail national et de la richesse agricole ; aujourd'hui le chemin qui va chercher dans vos ports les produits exotiques et les denrées coloniales. Tout change d'aspect, et les hommes et les choses, et le langage et les habitudes. Hier vous avez remonté vers cette belle Touraine, au climat si doux, à la robe émaillée de fleurs, au dialecte pur et choisi ;

aujourd'hui vous allez descendre le cours de ce beau fleuve qui, né dans les montagnes de la Côte-d'Or, va se perdre dans la mer par une embouchure de trois lieues de large, et vous traverserez cette belle Normandie qui a pour fleurons à sa couronne l'agriculture, le commerce et l'industrie. Dans la contrée que votre œil a embrassée hier, vous avez vu plus de châteaux que d'usines, aujourd'hui, au contraire, si par moment vous voyez sur les hauteurs qui bordent la Seine quelque vieux château féodal, aux murs lézardés, aux tourelles en ruine, au nom historique, plus souvent encore vous reconnaîtrez de loin la ville manufacturière, l'usine aux murailles noircies par la houille, autour de laquelle se groupent, comme des enfants autour de leur mère, quelques chaumières à la lirée de l'usine, noires comme elle, habitées par des centaines d'ouvriers qui le jour trouvent près d'eux leur pain quotidien, et le soir, à la veillée, goûtent les joies du foyer domestique.

C'est un beau pays que celui qu'arrose la Seine, ce Pactole de la Normandie ! et quel mouvement, quelle vie, dans cette riche vallée ! Là se sont deux routes de terre, où tous les jours passent des milliers de voitures ; entre ces routes, c'est une voie navigable que sillonnent de gracieux bateaux à vapeur, de lourds chalans hâles par des chevaux ; et tous ces bruits se mêlent, se confondent, et donnent une âme à cette belle nature. Et voilà qu'à ces trois sources de prospérité vient se mêler un chemin de fer ; voilà qu'à ces vigoureux chevaux, à ces légers bateaux qui trouvent un élément de vitesse dans la résistance de l'eau que repousse leur puissante palette, vient se substituer, non, je ne trompe, s'ajouter la force de la locomotive, la merveille de ce siècle, cette espèce de Léviathan intelligent et soumis, qui glisse rapide comme la pensée, franchissant les fleuves et les vallées, s'engouffrant sous les montagnes et reparaissant un instant après, toujours haletant et

était composé de dix-huit wagons et de deux locomotives, et tenait sur la voie la longueur énorme de près de 130 mètres ; ce n'est pas, il faut l'avouer, la particularité la moins étonnante de ces nouvelles voies de communication, celle qui excite le moins l'admiration des populations, que cette espèce de puissance magique qui déplace et donne des ailes à ces lourds wagons, et transporte avec la rapidité de la pensée des milliers de voyageurs.

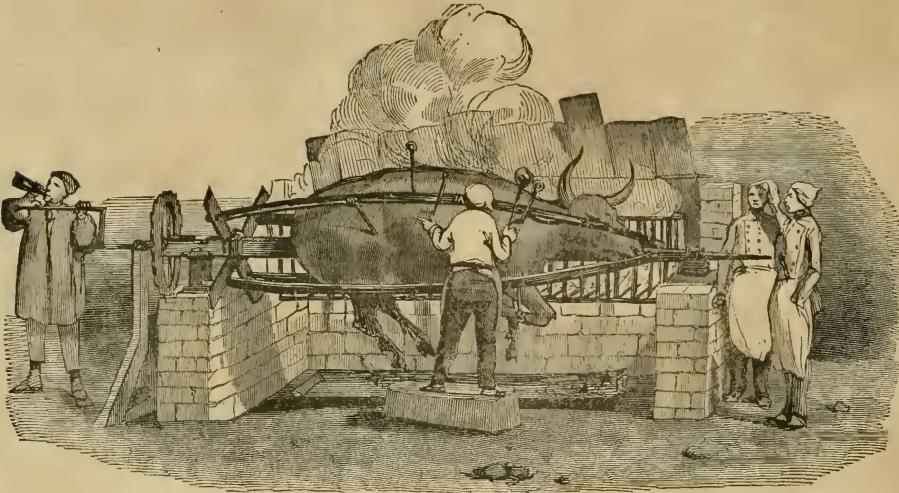
Le convoi des princes, qui avaient voulu aussi participer à cette seconde inauguration, n'était composé que de voitures de luxe. Ce sont de vastes coupés, des diligences divisées en stalles, sur les panneaux desquelles brillent soit les armes de la famille royale, soit celles de la ville de Rouen et de la ville de Paris.

La voiture qui a reçu les princes et quelques hauts dignitaires de l'État, et dont nous donnons le dessin, est une espèce d'omnibus, ou plutôt de salon élégamment décoré, à l'extrême duquel se trouve un fauteuil richement sculpté ; c'est là que le duc de Nemours a pris place ; le duc de Montpensier, MM. de Rambuteau, Teste, Duchâtel, et Cunin-Gridaine se sont assis sur les banquettes longitudinales, et, à huit heures et demie, le convoi d'honneur s'est mis en marche au son de la musique militaire.

La gare de Rouen est commune avec celle de Saint-Germain et de Versailles : elle se divise en deux groupes de six voies, avec quatre quais d'embarquement et de débarquement. En dehors des quais extrêmes, et sur les parties latérales, on construit une série d'arcades qui recevront les divers bureaux ; ces arcades sont destinées à soutenir une charpente monumentale qui embrassera les douze voies et les quatre quais. Quant à présent, les voyageurs continuent à monter dans les convois par la pluie ou le soleil, suivant qu'il plait à Dieu ; nous avons entendu de nombreuses plaintes sur cet oublie indécent de la commodité du public. Quoi qu'il en soit, la charpente est en projet, et nous devons nous déclarer satisfaits, surtout si de cette attente doit naître un monument. Nous souhaitons que la compagnie de Rouen ne se trouve pas un jour à l'étroit dans cette gaine où viennent aboutir déjà trois chemins de fer, et où l'on espère voir encore arriver un embranchement de la ligne de Belgique et d'Angleterre, et qu'elle ne comprenne pas qu'elle a payé un peu cher l'économie de 13 millions qu'elle a faite en empruntant au chemin de Saint-Germain son entrée dans Paris.

Le chemin de fer que nous allons parcourir a été commencé, dit la chronique, le 1^{er} mai 1841. Ainsi, deux ans ont suffi pour faire sortir cette œuvre du néant ; l'imagination recule, effrayée, devant les travaux considérables, les difficultés sans cesse renaissantes dont est parsemé ce chemin ; mais, quoique nous reconnaissons que celui qui a dirigé et exécuté ces travaux est un homme d'un haut mérite, nous ne pouvons dissimuler que plusieurs ouvrages d'art ont paru généralement laisser quelque chose à désirer.

La partie commune aux deux chemins de Saint-Germain et de Rouen s'étend sur une longueur de 8,850 mètres ; ils se séparent près de Colombes, où le chemin de Rouen a une station, d'où il se dirige sur la Seine, qu'il passe à Bezons. Tous les ponts sur lesquels le chemin traverse la Seine présentent cette particularité, qu'ils sont doubles. La Seine forme sur tout son parcours des îles nombreuses, qui ne sont pas la partie la moins pittoresque du trajet que l'on fait en bateau à vapeur. Le pont de Bezons a neuf arches de 30 mètres d'ouverture. De la le chemin traverse à peu près en ligne droite le détours que forme la Seine pour aller passer au Pecq et la retrouver à Maisons, où il la passe sur un autre pont de cinq arches de 30 mètres d'ouverture. Tout le monde connaît cette magnifique propriété qui a pris le nom de son possesseur, et qui est pour ainsi dire enclavée dans la forêt de Saint-Germain. Le château

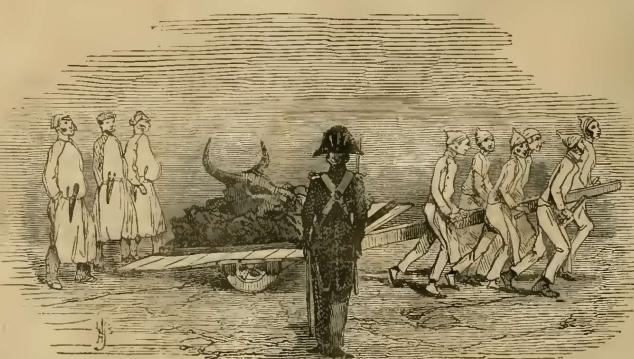


(Rôtissage du bœuf à Maisons. — Le tourneur de la broche : un Anglais. — Les cuisiniers : Gien, de Paris, Poua, de Belleville ; Fiault, de Poissy.)

formidable, avec son souffle saccadé et son aigrette de fumée et de vapeur. Heureux pays ! pour lequel la nature a tout fait, et que l'art a choisi pour y écrire une des plus belles pages de son histoire. Hier encore, en 1841, il y a deux ans à peine, et qu'est-ce que deux ans dans le siècle où nous vivons ? hier encore, les vallées étaient spacieuses, les montagnes intactes, la Seine libre et glorieuse, et voilà qu'aujourd'hui, 3 mai, les vallées sont comblées, le fer et le poudre ont pénétré dans les entrailles de la montagne, et la Seine ronge, furieuse, les cuillées de trois nouveaux ponts ! Qu'on vienne encore citer les gigantesques travaux des Romains et leurs aqueducs, et leurs routes immortelles ! Nul ne sait combien de victimes ont péri à la tâche, combien d'années le peuple vaincu a gémis sous le fouet du centurion. Ici rien de tout cela : Une médaille va répondre aux siècles futurs. Cette médaille portera d'un côté : commencé en 1841 ; de l'autre, terminé en 1843.

En voyant ces travaux cyclopéens, ne se croirait-on pas transporté aux temps bibliques ou mythologiques ! Dans la Bible, les murs de Jéricho s'écroulent au son des trompettes des Hébreux. Aujourd'hui le rocher de Douvres disparaît tout entier sans bruit et sans laisser de trace ; un signal est donné, et le feu des hommes, aussi terrible que le feu du ciel, pousse et renverse dans la mer, qui se referme silencieuse, des masses de granit.

Au son de la lyre d'Amphion, les pierres viennent se placer d'elles-mêmes sur les murailles de Thèbes, et quand il dépose sa lyre, Thèbes, la ville aux cent portes, a sa ceinture de fortifications. Nos ouvriers, il est vrai, sont moins harmonieux, et je crois que leurs plus doux chants ne déplaceraient pas le moindre grain de sable ; mais ils s'animent l'un l'autre par leurs cris, par leurs chansons, et, le pourboire aidant, le pont est jeté, le viaduc couronné, le souterrain voûté, en moins de temps qu'il n'en fallait autrefois pour en faire le projet.



(Transport du bœuf découpé.)



Repas des ouvriers à Maisons.

date de 1658, et a été bâti par Mansard; vendu pendant la révolution comme bien national, Napoléon l'acheta pour le donner à son fidèle Lannes. Depuis, M. Jacques Laffite en devint acquéreur. Mais la révolution de Juillet, qui, en élevant si haut la réputation de l'homme, porta un coup fatal à la fortune du banquier, le força à se défaire d'une partie de cette propriété. On a divisé le parc, qui a mille arpents, en petits lots, sur lesquels des littérateurs, des artistes, des hommes du monde, ont construit, suivant leurs goûts ou leur fortune, qui un cottage anglais, qui un chalet suisse, qui une maisonnette gothique; le pittoresque a pu y gagner, mais l'ensemble est défloré et a perdu son caractère grandiose.

C'est dans ce parc qu'a eu lieu ces jours passés un repas en harmonie avec les mœurs anglaises, et qui rappelle les fêtes des héros d'Honoré. Un bœuf entier a été servi rôti à six cents ouvriers, qui venaient de mettre la dernière main au pont de Maisons. M. Laffite présidait à ce banquet.

En quittant Maisons, la ligne se développe à travers la forêt de Saint-Germain, sur une longueur de près de deux lieues pour arriver à Poissy, cette vieille ville, qui, en 863, sous Charles le Chauve, fut le siège d'une assemblée générale des grands et des prélates du royaume. Maintenant Poissy n'est plus connu du public que par son marché de bestiaux et des malfaiteurs, qui comme un lieu de détention. Triste retour des choses d'ici-haut!

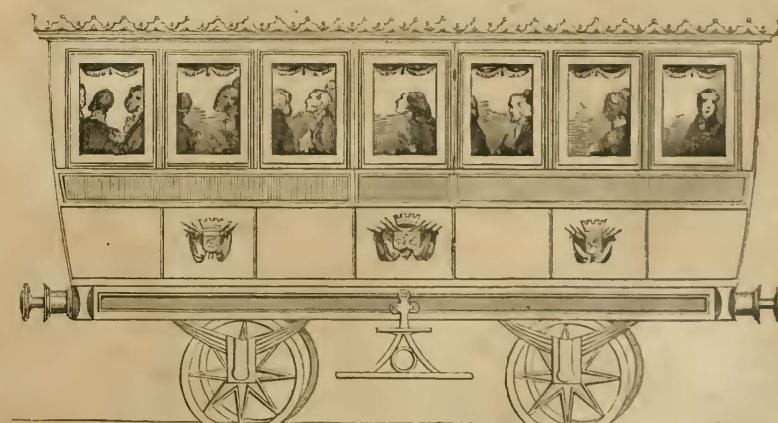
À part de Poissy, on reste constamment sur la rive gauche de la Seine, dont on s'éloigne plus ou moins, suivant les caprices du chemin, tantôt la surplombant, pour ainsi dire, tantôt s'en écartant, comme ferait un observateur qui s'éloignerait pour mieux jouter d'un point de vue pittoresque.

Rien ne peut rendre la magnificence du spectacle toujours nouveau que l'on a sous les yeux pendant 24 ou 25 lieues; et qu'on ne vienne pas dire qu'on ne jouit pas du paysage quand on est emporté par la locomotive: le paysage n'est pas à vos pieds, il est au loin, dans les masses surtout; et si les objets qui bordent le chemin luent avec une rapidité qui vous donne le vertige, ceux qui sont à bonne distance posent complaisamment devant vous, et vous avez tout le temps d'en saisir l'ensemble des détails; et ce serait vraiment fâcheux de passer dans cette luxuriante vallée de la Seine comme un aveugle, sans se réjouir le cœur et les yeux des beautés si pittoresques et si multiples qui s'y présentent à chaque inflexion nouvelle du chemin. Ce n'est pas une partie seulement

qui est ainsi, comme sur le chemin d'Orléans; c'est toute la vallée. Là, il n'y a pas de Beauce, pas de Sologne; il n'y a que la grasse Normandie, ses beaux pâturages, ses troupeaux bondissants, ses châteaux sur le versant des collines, ses bois qui couronnent les hauteurs et les îles si verdoyantes de la Seine.

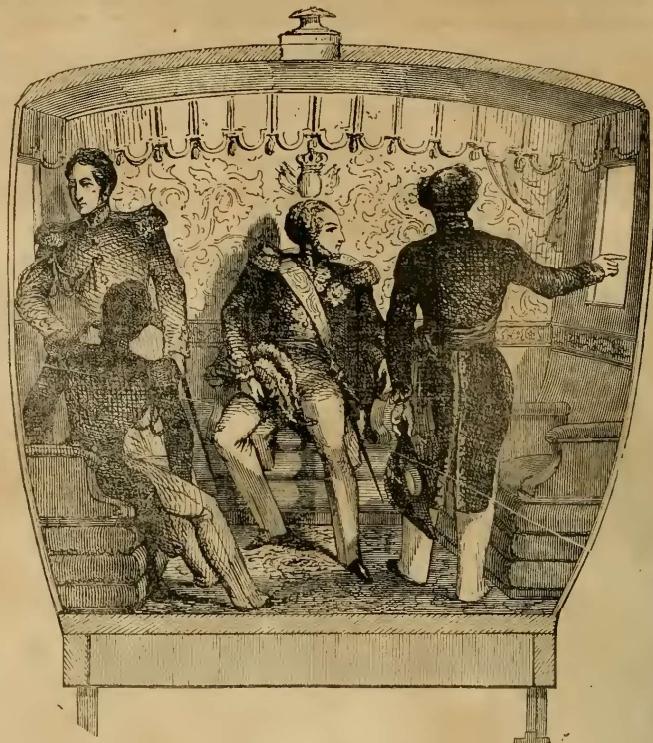
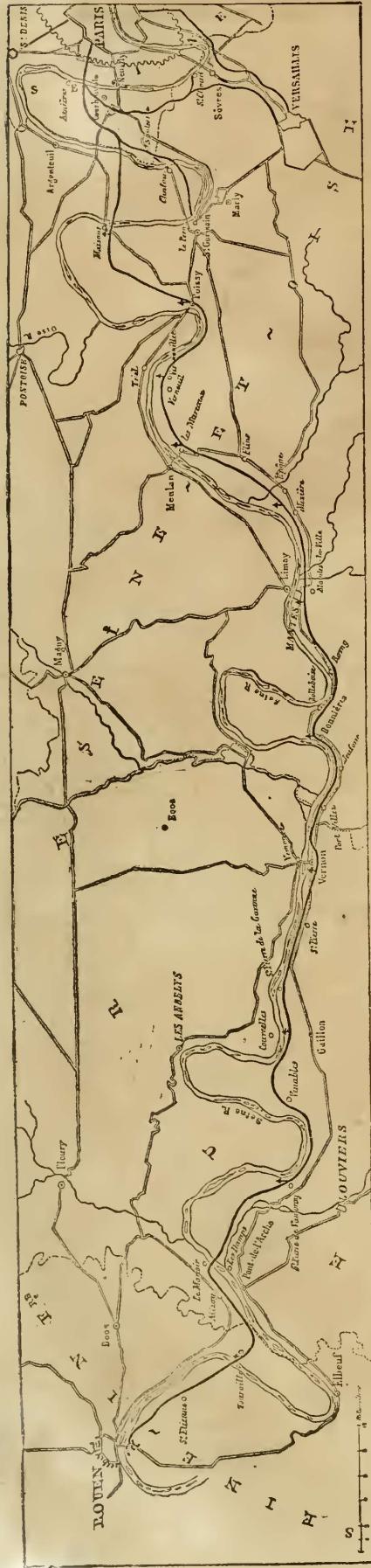
Triel, Meulan, Epones, Mantes, voilà les diverses stations du chemin; et chacune est si coquette, si gracieuse, qu'on se rattrape de quitter le convoi et d'y transporter ses dieux lars; Mantes surtout avait mis ses habits de fête pour saluer le passage du convoi d'inauguration: un arc de triomphe orné de guirlandes de feuilles et de fleurs attendait le prince; la garde nationale était sous les armes, et l'evil découvrait, au milieu de cette verdure et de cet appareil militaire, de gracieuses figures de femmes qui souriaient à ce spectacle nouveau. Elles aussi auraient bien voulu qu'on leur permit de faire partie de cette marche triomphale. Mais le signal du départ est donné; voilà que la locomotive nous emporte vers un point qui fait frémir d'avance bien des intrépides: il s'agit des engloutir au sein des

ténèbres, de rester pendant trois quarts de lieue dans l'obscurité la plus complète; il s'agit tout simplement de percer une montagne, de quitter la Seine à Rolleboise et de la retrouver à Bonnières. Qu'est-ce cela? Quatre minutes au plus. Et cependant, comme les cœurs sont battu pendant ces quatre minutes! on se trouvait lancé d'un bond dans le domaine de l'inconnu. Avançait-on? ou le supposait; mais on trouvait un point de comparaison? Allait-on vite ou doucement? le convoi allait-il dérailler? n'avait-on pas dit adieu pour toujours à ceux qu'on aimait? Aussi, quelle imprudence! à quoi bon tenter Dieu? Il nous a donné le soleil, pourquoi le dédaigner? Anxiété terrible, difficultés insolubles, supplice inénarrable! Ouvrir les yeux et ne pas voir, s'abandonner à une puissance aveugle qu'on ne peut ni diriger soi-même ni arrêter d'un geste. Oh! rendez-nous la lumière, et les campagnes, et la verdure, et le silence des bois, et la fraîcheur de l'eau: ce bruit de locomotive haleante, ces châlans qui se heurtent dans la nuit, ce sifflet infernal qui prévient, dit-on, le danger, tout cela est affreux à entendre, quand on ne peut pas le voir. — Eh quoi! quatre



(Profil de la visite des princes.)

CHEMIN DE FER DE PARIS A ROUEN.



(Intérieur de la voiture des princesses.)

minutes seulement, et nous avons passé le souterrain; mais c'est admirable! mais qui donc a fremi? C'est une plaisanterie, quatre minutes! Oh! mon Dieu, oui, pas davantage; et dans

ces quatre minutes il vous est passé par le cœur des sensations

infinies; vous avez pensé à vous, à vos parents, à l'événement du 8 mai, à la manière de vous sauver en cas d'accident; vous avez regretté et aimé plus que vous ne le ferez en dix ans peut-être. Rien ne peut se comparer à la rapidité des sensations que



(Pont de Maisons.)

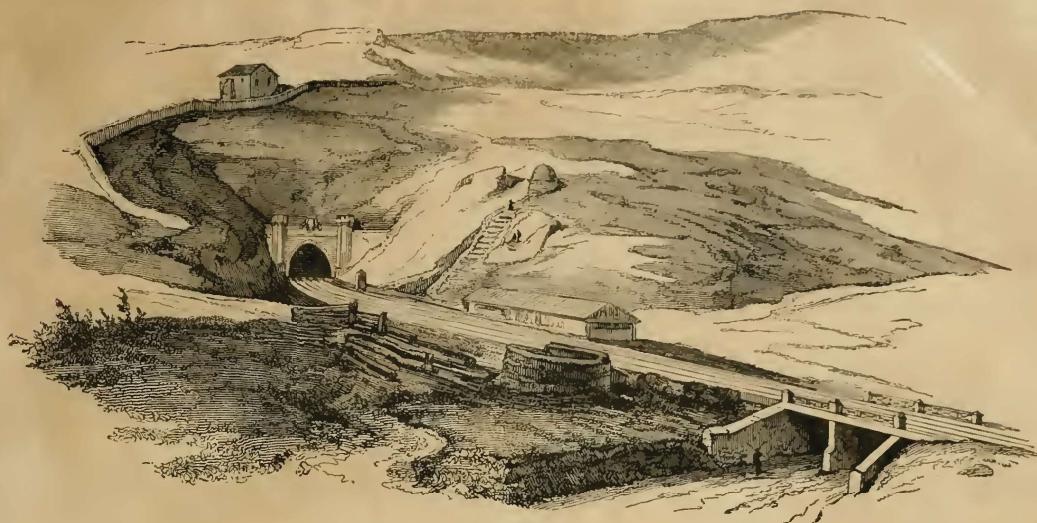
donne un danger imminent; et maintenant que vous n'avez plus peur, que vous n'avez jamais eu peur, nous vous dirons que ce souterrain est un des plus grands qui existent sur le chemin de fer. La montagne s'élève à 82 mètres ou à environ 250 pieds au-dessus de vos têtes; le souterrain forme une ligne droite de 2,625 mètres de longueur, et est voûté sur presque tout son parcours.

Vous avez encore trois souterrains à traverser avant d'arriver à Rouen, dont l'un a 1,700 mètres. Mais qu'est-ce que cela auprés de celui de Rolleboise? Les têtes de cheaun de ces souterrains sont flanquées de deux tours octogones, surmontées des armes des deux villes que rapproche le chemin de fer. C'est un heureux rapprochement, c'est un symbole d'union entre ces deux grandes cités, dont on doit savoir gré aux constructeurs;

c'est une idée d'artiste née dans un esprit d'ingénieur. Nous avons encore à passer deux fois la Seine, au Manoir et à Oyssel, sur deux ponts doubles qui ont ensemble seize arches de 30 mètres d'ouverture; et puis dans un instant nous allons saluer

Rouen et ses vieilles flèches, la jeune et la nouvelle ville, la ville qui a vu périr Jeanne d'Arc et naître Corneille, et la ville du commerce et des marins. Encore quelques pas le long de la vaste forêt du Rouvray. Entendez-vous déjà les cris de joie que

fait naître le sifflet de la locomotive? c'est que la ville e., c. est venue là, descendant de ses faubourgs, passant ses ponts, parée, joyeuse, fêtant à la fois le 1^{er} mai et le 3 mai, la fête du Roi et la fête de l'industrie; c'est que pour elle tout se résume



(Tunnel de Rolleboise.)

dans cette grande solennité dont elle comprend instinctivement la portée; car, se disait-elle, pourquoi aurait-on dépensé tant de millions, s'il ne devait pas en résulter pour tous un bien-être nouveau? A quoi bon cette plus d'or jetée sur la terre, sur le fleuve, dans les montagnes, si nous ne devons pas avoir une goutte de cette rosée? Et le bon sens

du peuple est admirable; il ne se trompe jamais; il n'a pas le raisonnement, il a l'instinct, qui le sert mieux, souvent, que les lumières qui éblouissent l'intelligence.

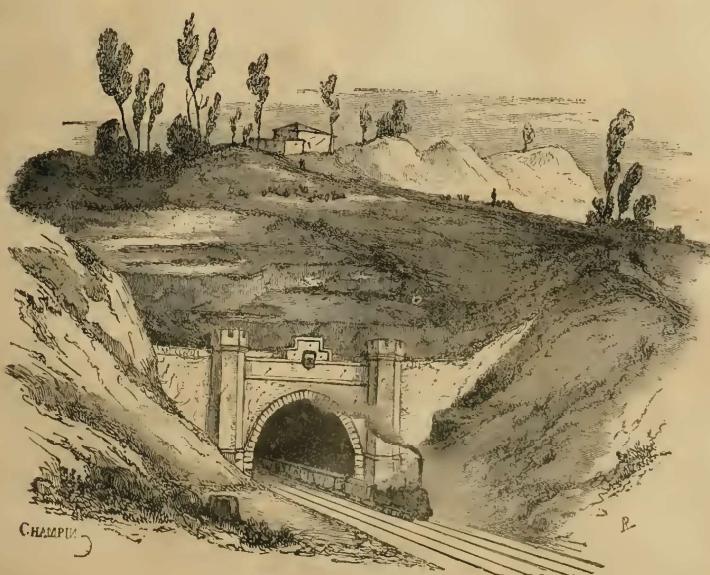
Aussi voyez dans cette vaste plaine ou le chemin de fer a assis les bases de sa gare, voyez sur les hauteurs, sur les toits, sur les ponts, cette foule compacte, serrée, haletante,

roi, la croix de la Légion-d'Honneur; aux hommes de labour qui ont exécuté, les ouvriers donnent tout ce qu'ils peuvent donner, la preuve de leur naïve admiration.

Pour qui n'a pas vu ce spectacle imposant il n'est pas de paroles qui puissent le rendre. C'était une fête comme Rouen n'en avait jamais vu, et nous tous, Parisiens, qui avions quitté, quatre heures auparavant, la ville la plus remuante, la plus empressée, la plus populeuse, nous en avons emporté des souvenirs ineffaçables. Rien n'y a manqué, ni un splendide et délicieux banquet de huit cents couverts, présidé par le duc de Nemours, et servi avec le plus grand ordre, ni même cette pluie bienfaisante, la Providence de la Normandie; elle aussi a voulu prendre sa part de cette fête. Le Normand est resté ferme à son poste pour recevoir son hôte connu, et pendant que nous, étrangers, nous cherchions un refuge contre l'onée, il lui a fait accueil et l'a reçue en souriant. Bonne pluie! bon Normand!

Cependant l'heure du départ s'approche, les princes ont passé la revue des troupes et des corps de métiers, ils vont franchir le pont et assister au dîner, au bal, que la ville a préparés pour eux, et toute cette foule est toujours là, attendant le départ, comme elle a attendu l'arrivée, attentive, inquiète, s'approchant des machines avec défiance, cherchant à reconnaître l'agent inconnu qui leur donne la puissance et la vitesse. Le sifflet a retenti: il faut partir.

Adieu! bons Rouennais! adieu Saint-Ouen, et vous tous, grands hommes auxquels la patrie reconnaissante a élevé des statues. Corneille, Boieldieu! nous vous quittions pour revoir encore une fois, avant le couche du soleil, avec des teintes nouvelles, un horizon nouveau, les coteaux admirables et les riches plaines qui arrose la Seine. Adieu! mais nous reviendrons; nous sommes vos voisins maintenant de par la locomotive, et nous en proflerons. Qui parlera de Saint-Germain, de Versailles? qui voudra y aller? Mais Rouen, à la bonne heure. Adieu et merci!



(Tunnel de Tourville.)

qui vient la pour joindre sa prière à celle du prêtre qui bénit, ses applaudissements sympathiques à ceux que donnent les princes à l'ingénieur du chemin.

Dans cette vaste plaine sont rangées les troupes de la garnison de Rouen, les gardes nationales accourues de dix lieues à la ronde, puis les différents corps de métiers, chacun avec sa bannière, ses attributs. Là, ce sont les ouvriers des Chartreux qui ont confectionné toutes les locomotives qui circulent sur

le chemin de Rouen; là, les terrassiers, les charpentiers, les maçons, dont les mains calleuses ont tracé sur leur drapeau le touchant témoignage de leur reconnaissance pour les entrepreneurs du chemin, MM. Brassey et Mackenzie. Quelle plus douce récompense peuvent désirer ces rudes travailleurs, qui, en deux ans, ont attaché leur nom à une œuvre immortelle? Aussi là chacun a sa part: aux hommes intelligents qui ont créé, le duc de Nemours donne, de la part du



Bulletin Bibliographique.

Napoléon et Marie-Louise, souvenirs historiques de M. le baron de Meneval, ancien secrétaire du portefeuille de Napoléon, premier Consul et Empereur, ancien secrétaire des commandements de l'impératrice-régente, 2 vol. in-8. — Paris, 1813. *Amiot*, 15 fr.

Les *Souvenirs historiques* de M. le baron de Meneval contiennent la condamnation la plus sévère qui ait été portée jusqu'à ce jour contre Marie-Louise, et cependant leur auteur ne se pose ni en accusateur ni en juge. C'est un homme de bien qui raconte simplement, sans passion, sans colère et sans haine, et ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu. Jamais un seul mot de blâme ou de reproche ne s'échappe malgré lui de sa plume; il n'a qu'un tort: il est trop bienveillant, mais aussi il est sincère; il dit la vérité, et sinon toute la vérité, du moins rien que la vérité... Or, la vérité est un arrêt terrible que la postérité l'oublie.

Le baron de Meneval était encore, en 1789, un enfant; il n'avait pas entièrement achevé ses études au collège Mazarin, lorsqu'il fut obligé de quitter cet établissement, détruit, comme les couvents, par la Révolution. Il n'avait pas de but déterminé, si ce fut homme de lettres. La conscription l'atteignit peu de temps après, mais il n'avait aucun goût pour l'état militaire, et il se déroba, avec une carte routière, imprisée sur la plaine, les armes de la Confédération suisse et des vingt deux cantons, et deux grandes vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises, par *Adolphe Joanne*. — Paris, *Paulin*, 1 gros volume in-18 de 635 pages. — 10 fr. 50 c.

NOUVELLE ÉDITION, FIGURES COLORIÉES.

J.-J. Dubochet et C°,

RUE DE SEINE, 33.

LE
JARDIN DES PLANTES

description et mœurs des

MAMMIFIÈRES DE LA MENAGERIE ET DU MUSÉE
D'HISTOIRE NATURELLE,

PAR M. BOITARD,

précédée d'une Introduction historique, descriptive
et pittoresque,

PAR M. J. JANIN.



OUVRAGE illustré et accompagné de : 1^{er} Cent dix grands sujets de mammifères, gravés sur cuivre et dans le texte, présentant les types de toutes les familles de mammifères;

2^{me} Cent dix cœs-de-lampe représentant des détails de mœurs des animaux, et des scènes empruntées à leur vie domestique ou sauvage, etc., etc. — Tous les sujets imprimés dans le texte sont coloriés.

3^{me} Cinquante grands sujets imprimés à part, à cause de leur

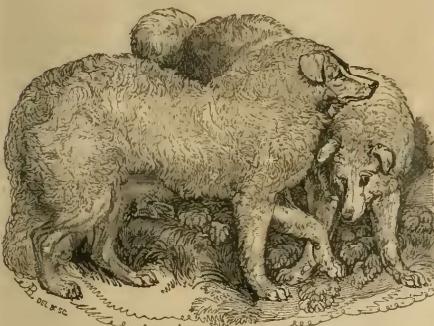
dimension, et offrant les vues les plus remarquables du Jardin des Plantes, les constructions, les fabriques, les monuments, etc., et principalement une Vue générale du Jardin et du Musée. — La galerie Botanique, de Mineralogie et de Géologie. — Les Serres anciennes et nouvelles. — La grande Rotonde. — L'Amphithéâtre. — Le palais des Singes. — La grande Menagerie. — La fosse aux Ours. — Le Cabinet d'Anatomie comparée. — L'Amphithéâtre d'anatomie. — La Colonne de Daubenton. — Le

Cedre. — Enclos et Cabanes. — La Vallée Suisse. — Vues d'intérieur, etc., etc. Des paysages des régions tropicales, des forêts vierges, des scènes du pôle, des sujets alpestres;

4^{me} Planches gravées sur aquarelle et peintes à l'aquarelle, représentant des groupes des plus brillants Oiseaux des deux hémisphères;

5^{me} Les portraits de Buffon et de Georges Cuvier, en camée;

Et enfin, 6^{me} Un plan perspective du jardin, ou carte chinoise.



DESSINS D'HISTOIRE NATURELLE,

PAR LES MEILLEURS DESSINATEURS SPÉCIAUX, EN PARTICULIER
PAR MM. WERNER, SESENDORF ET GEMMEL.

VUES ET SUJETS DIVERS.

PAR MM. J. DAVID, KARL, GIRARDET, FRANCAIS, EINCLY,
MARVILLE, ETC.

GRAVURES SUR BOIS ET SUR CUVRE,

PAR MM. ANDREW, BUST ET LILLOIR.

PLANCHES À L'AQUARELLE,

DESSINÉES PAR ÉDOUARD TRAVIES ET GRAVÉES PAR FOURNIER
ET ANSEDOUCHE.

CARTE CHINOISE,

DESSINÉE ET GRAVÉE SUR ACIER PAR PAUL LEGRAND.

Un volume imprimé sur papier vénin glacé, de la papeterie du Marais.

64 livraisons à 50 c. — 1 vol.

Le même ouvrage, non colorié.

32 fr.

16 fr.



RUE DES BONS-ENFANTS, 21.

ARRAZAU, tailleur, premier genre de coupe. — Convaincu que la différence qu'on remarque entre le prix et la valeur du vêtement provient de longs crédits et des pertes qui en sont la conséquence, cette maison offre, en ne traitant qu'un comptant, une diminution considérable. Son succès, toujours croissant, est dû à la bonne qualité de ses étoffes, à l'élégance de sa coupe et au fini de ses ouvrages. Draps et étoffes en tout genre pour habits, pantalons, redingotes, gilets et paletolets.

Pour paraître le 10 mai.

CHEZ A. LEVASSEUR, RUE JACOB, 11.

HISTOIRE NATURELLE DE LA SANTÉ ET DE LA MALADIE CHEZ LES VÉGÉTAUX ET CHEZ LES ANIMAUX EN GÉNÉRAL ET EN PARTICULIER CHEZ L'HOMME; par F.-V. RASPAIL. Avec des figures en bois dans le texte et 12 planches dessinées sur acier par son fils, F.-BENJ. RASPAIL. 2 brux vol. grand in-8, imprimés chez Schneider et Langrand. Prix : 21 fr.

PORTRAITS D'EXPRESSION ET D'ENFANTS, GROUPEZ PAR FAMILLE, en une seconde, tous les jours, excepté le dimanche, de 11 heures à 5 heures. Reproduction de Gravures, Peintures, Dessins et Objets d'art.

GADFLY, 18 boulevard Montmartre, 56.

HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON: par M. LAURENT de L'ARDECHE, ornée de 500 gravures d'après les dessins de M. Horace Vernet. 1 beau vol. grand in-8 jésus vénin glacé de 800 pages (J.-J. Dubochet et Comp., ed.) 20 fr.

LE MÊME OUVRAGE, augmenté de 45 dessins coloriés à l'aquarelle, représentant les types et costumes des divers corps des armées de la République et de l'Empire, 25 fr.

DIDIER, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, 35. — AUBERT ET COMP. ÉDITEURS, PLACE DE LA BOURSE, 29.

60 livraisons à 25 c. — L'ouvrage complet, 15 fr



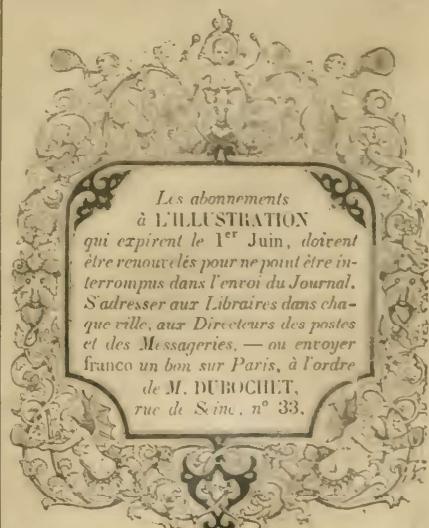
(Bataille des Pyramides.)

FAITS MÉMOBRALES DE L'HISTOIRE DE FRANCE; par M. MICHERLANT; ornés de 120 illustrations de VICTOR ADAM, précédées d'un avant-propos, par M. DE SEIGN, de l'Académie Française.

Le but de ce livre est de graver dans la mémoire le souvenir de l'histoire de France en mémorisaient, par de belles Gravures, les Evénements mémorables.

Cet ouvrage, qui sera terminé le 1^{er} novembre prochain, formera un magnifique volume grand in-8, vénin glacé.

Il paraît 1 ou 2 livraisons par semaine.



Incendie du théâtre du Havre.

Encore un désastre à enregistrer ! Cette année et les précédentes ont été tristement fécondes ! Le théâtre du Havre a été complètement détruit par un incendie.

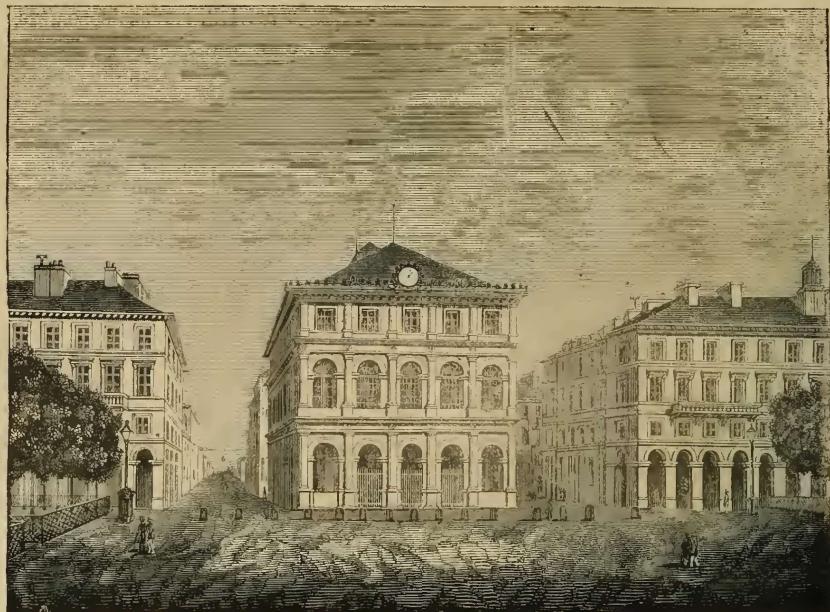
Vastes amas de matières combustibles, les théâtres ne sont préservés que par la plus active vigilance et les plus minutieuses précautions. A Paris, un rideau en fil de fer sépare la scène de la salle, immédiatement après la représentation. Un détachement de pompiers, ordinairement de douze hommes, commandé par un sergent, tient les pompes en arrêt sur la scène, et fait des rondes pendant toute la nuit. Cette surveillance, loin d'être superflue, est parfois insuffisante. Les vieillards se rappellent encore avoir vu brûler, malgré le zèle des pompiers et de M. Morat, leur directeur, la salle de l'Opéra, qui occupait l'emplacement actuel de l'Athénaïs. Nous-mêmes nous avons assisté à la destruction de l'Ambigu, la Gaïeté, du Vaudeville, des Italiens. Celle du théâtre du Havre afflige d'autant plus, qu'on semble n'avoir pris aucune disposition pour la prévenir. Quoi ! le feu prend dans les *deux*, il emplit la salle, il gagne les combles, et il faut qu'un jeune homme passe pour donner la première alerte au portier ! Personne ne veillait dans cette grande enceinte, après la représentation d'un opéra qui a exigé l'emploi de toutes les machines, et dont l'exécution matérielle a dû nécessairement amener quelque confusion.

Le Havre entier déplora la perte de M. Fortier, et plus de quatre cents personnes ont accompagné son convoi. Averti trop tard, forcé par la fumée de se tenir sur l'établement, à vingt mètres du sol, il indique avec un admirable sang-froid où l'on trouvera des échelles. Onles apporte ; elles n'atteignent qu'aux fenêtres du foyer, dont elles brisent les vitres. Au milieu de cette anxiété que causent les grands sinistres, on ne songe n'a lui lancer des cordes, ni à étendre des matelas pour amortir sa chute ; le malheureux se précipite, et la femme Hauvel, sa servante, se jetant après lui, achieve d'écraser son corps meurtre.

Les efforts de la population n'ont eu d'autre résultat que de préserver les maisons voisines ; la flamme a tout dévoré et n'a laissé debout que les quatre muraillés.

Le théâtre du Havre, construit par M. Labadie, avait été commencé en 1817 et livré au public le 25 août 1823 ; il pouvait passer pour un monument dans une ville toute commercante, agrandie à une époque de décadence architecturale, et où les œuvres d'art sont rares.

Du foyer, la vue était magnifique. Au premier plan la place Louis XVI, ombragée d'arbres et traversée par la rue de Paris.



(Vue du théâtre du Havre avant l'incendie du 28 avril 1845.)

Au-delà, entre les quais d'Orléans et de Lamblardie, on apercevait le Bassin du Commerce couvert de navires de toutes nations ; plus loin, une partie du Bassin de la Barre et l'imposant arc de triomphe de la Porte Royale ; à gauche, derrière le quai d'Orléans, les yeux pouvaient s'étendre sur le vaste amphithéâtre d'Ingouville.

Les Havrais ont déjà songé à secourir les artistes victimes de l'incendie. Un concert s'organise à leur bénéfice. En présence de tant de désastres récents, la générosité publique se montre aussi inépuisable que la mauvaise fortune, et lorsqu'on est malheureux, c'est déjà une consolation de l'être sur le sol français.

Anniversaire du 5 Mai.

L'anniversaire du 5 mai ne se célèbre pas par des fêtes bruyantes ; il se pleure dans quelques cœurs restes fidèles au

milieu de l'indifférence du temps présent. Les fidèles dont je vous parle ne sont pas nombreux, car, chaque jour, depuis bien longtemps, il se fait dans leurs rangs des vides que rien ne peut combler ; mais ils ont encore la même ferveur de foi, la même naïveté d'enthousiasme qu'au jour de leur plus brillante victoire avec leur Empereur ; leur Empereur qu'ils ne peuvent

pliquer aux enfants attroupés les grandes choses que ce bronze rappelle ; — et la figure des enfants devient pensée à ces récits épiques.

Nous avons vu, le 5 mai dernier, un de ces vétérans de l'Empire en contemplation devant une statuette de Napoléon. Son attitude était celle de la plus douloureuse réverie ; il se croyait seul, et deux larmes silencieuses glissaient sur ses joues. A la fin, il plia un genou devant son Empereur, et, en se relevant, il m'aperçut : « Mille noms d'un sabre ! monsieur, s'écria-t-il en essayant ses yeux, excusez ; mais, voyez-vous, quand je pense que ce n'est plus qu'un petit morceau de plâtre, lui, mon Empereur, que j'ai vu à Austerlitz et dans tant d'autres mille tintamarres, tandis que moi, pauvre vieux bras-cassé, je suis encore de faction, sans fusil, dans cette bicoque qu'on appelle la terre, c'est plus fort que moi ; mais ça m'arrache quelque chose là-dedans (il frappait sa poitrine), et ça me donne des envies de déserter, que j'en pleure comme une bête. »

Et ce pauvre soldat me parut bien grand dans son humilité, et bien heureux dans sa douleur, car il avait une foi.



pas croire mort, et que, par une heureuse illusion d'amour, ils s'obstinent à voir sur la colonne, jamais aux Invalides.

Cependant, le 5 mai de chaque année vient les rappeler doucereusement au sentiment de la réalité. Ce jour-là, des le matin, leur pèlerinage commence : on les voit arriver successivement têtes blanches ou têtes chauves, coûts-là avec un bras de cuirins, ceux-ci dès longtemps consolés de l'absence d'une

des corps plus ou moins brisés, sur la place où se dresse le monument de leurs anciens triomphes. Leur démarche est triste, recueillie ; et pourtant, vous verrez parfois un éclair de fierte-douloureuse illuminer leurs vieux visages, quand ils lèvent les yeux sur le jeune pétin qui passe, d'un air de presomptueuse nullité. La plupart d'entre eux déposent religieusement au pied de la colonne la mélancolique couronne d'immortelles, tandis que quelques-uns, orateurs improvisés, ex-

On s'aronne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

JACQUES DUBOCHET.

Imprimé par les presses mécaniques d'E. DUVERGER,
rue de Verneuil, n° 4.

